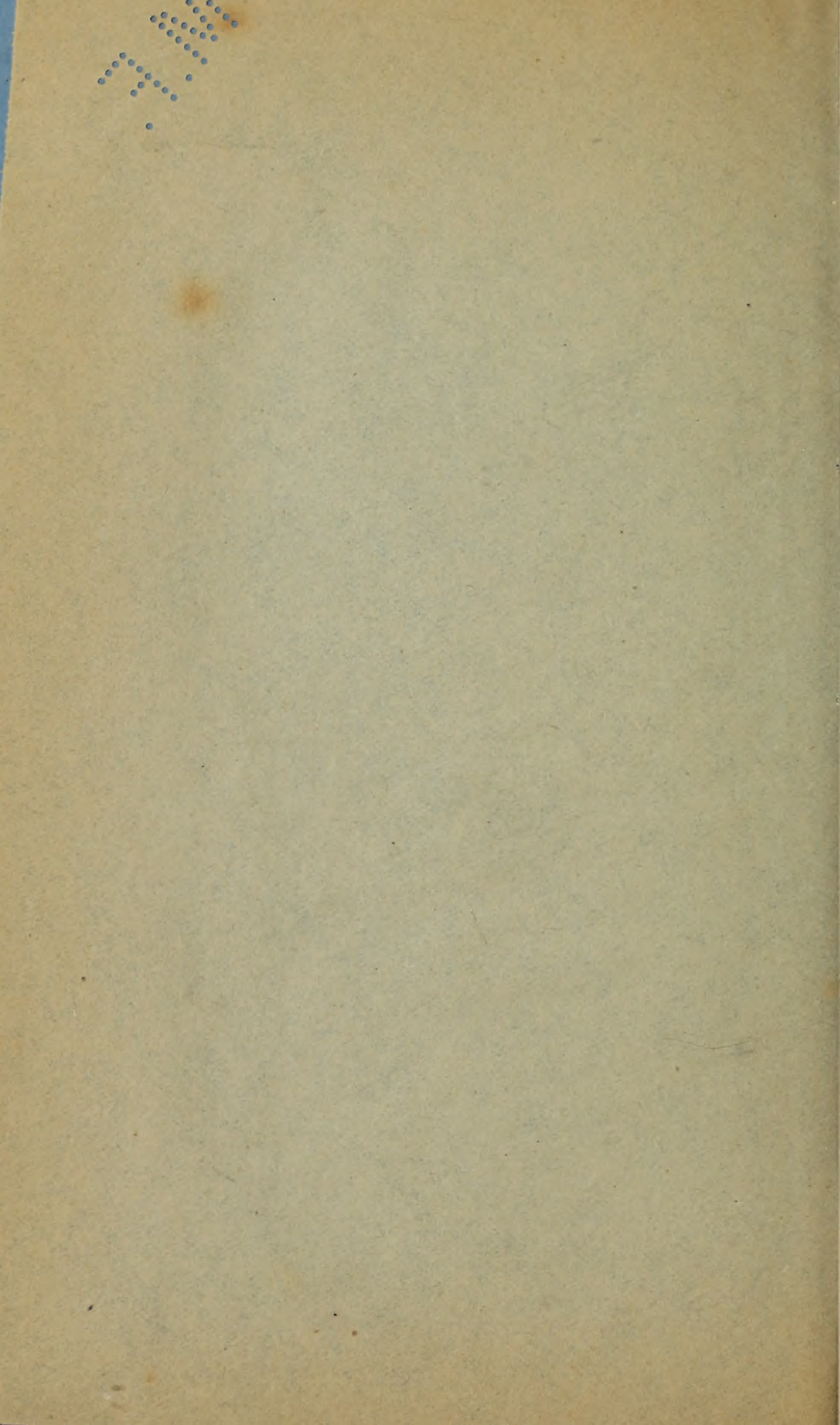




JACQUES



JACQUES

DU MÊME AUTEUR

LA MAISON DU POÈTE, 1905 (*ouvrage couronné par l'Académie Française*). . . . . 1 vol.

LES ISOLEMENTS, 1905. . . . . 1 vol.

A paraître :

LA COURONNE D'ABEILLES, poèmes.

LES MAUVAISES GRAINES, notes.

LÉO LARGUIER

Jacques

— POÈME —



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMVII
1907



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quinze exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 *à* 15.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



JE DÉDIE CE LIVRE

A

LÉON LAFAGE

EN TÉMOIGNAGE

D'UNE

VIEILLE AMITIÉ

L. L.

PRÉFACE

Il est quelque part, au pied des Cévennes méridionales, un enclos paysan dont le berceau de chèvrefeuilles et de lierres abrita mes plus ardentes, mes plus tristes méditations. C'est dans cette grotte verte, aux murs mouvants que j'écrivis presque tout ce livre.

J'y venais souvent de grand matin, à peine vêtu.

Quelque insecte dormait sur ma table de pierre ; une guêpe que j'éveillai au bord de mon encrier me piqua même un jour près du sein.

Je me souviens que c'était au commencement de l'été, et que la piqûre de l'abeille me fit souffrir pendant que j'écrivais le chapitre où Jacques cherche une belle infidèle dans les hôtelleries de Brigue, à Splügen, à Bellaggio, et la découvre, soupant aux luxueuses petites tables des terrasses Borromée.

S'il y a quelque douleur dans ce récit, le dard de la guêpe en est sans doute la cause.

Étant, en art, fanatique et fataliste, je n'ai jamais couru après les feuillets qu'emportait le vent, et, si l'orage a détrempé tout un chapitre que j'avais laissé sous la tonnelle, je ne l'ai pas repris, parce qu'il devait être inutile et mauvais et que l'orage avait ses raisons.

— Il est une époque dans la vie d'un écrivain où les poèmes détachés, les recueils où l'on célèbre rapidement un moment du jour, une émotion, un aspect des choses, apparaissent sans plus d'importance qu'un air sifflé parce que la route est longue et que l'on n'est pas tranquille.

Ceux pour qui le vers n'est pas la forme sacrée, antique et religieuse de la pensée, écrivent alors un roman.

Je ne sais si, pensant ainsi, j'excuserai ce livre.

Gœthe prétendait qu'il n'y a de vraie Poésie que la poésie de circonstance, et, cependant, je ne crois pas avoir dérogé en racontant, *en vers*, un peu de la vie, pareille à bien d'autres, d'un jeune homme que j'ai connu.

Si je n'avais craint le ridicule d'une époque sans foi, j'aurais intitulé cela : JACQUES — *Églogue épique.* — Mais ce sont là des mots terribles, derrière lesquels on m'aurait sûrement reproché de n'abriter que les menus événements d'un bourg, car on ne conçoit pas une chose épique sans personnages royaux ni chocs sanglants de peuples armés.

Ce n'est pas Homère qui est responsable, mais bien ceux qui donnent une formule et tirent une loi des œuvres accomplies sans théories et simplement inspirées par le hasard et le temps.

Les catalogues où sont inscrits les genres littéraires ne contiennent pas tout, et ne peuvent pas, par exemple, fixer l'inspiration et le sujet des poèmes qu'écriront les Poètes de l'an 2000, s'il en est à ce moment, pas plus qu'on ne peut assigner aujourd'hui, dans les cartes du ciel, une place aux étoiles dont la lumière voyage encore.

Je veux avouer que je sens peser, sur mes épaules, la menace du rustique bâton de Jocelyn dont on va m'assommer.

Quelques critiques ont déjà parlé de l'influence de Lamartine à mon sujet, et cela me paraît énorme de me donner pour modèle un poète dont je suis éloigné par tous mes goûts.

Certes je n'ignore pas que Lamartine est monté où l'on atteindra rarement, et c'est avec une profonde émotion que je répète certaines strophes de *la Vigne et la Maison*.

Il est très grand à côté des plus grands, il est la pureté même, la noblesse et la poésie, mais je suis sûr qu'il ne peut être imité que dans ses défauts parce qu'il est impossible de s'essayer à

des coups d'ailes de son envergure dans ses moments de haut vol.

Je connais des pastiches, imprimés au chef-lieu de mon département, des pastiches parfaits de lui, et rien n'y manque, ni *Jéhovah*, ni *Ossian*, ni la *Lyre*, ni le *Bulbul*, mais personne n'imitera jamais *le Vallon*, *la Femme*, *Némésis*, ou l'*Éternité de la Nature*. Quant à Jocelyn, on ne peut en faire le type d'un homme normal, et il n'y a que de beaux morceaux dans le livre.

Ah ! quelle ambition ! Faire vivre un homme, rien qu'un homme, sans aventures étranges, faire simplement l'histoire d'une vie, avec ce qui s'agite, passe et demeure autour d'une vie humaine ! La littérature a longtemps été en rhétorique, j'entends, gouvernée par des conventions, et les rois, les guerriers et les cas extraordinaires ont été seuls dignes d'être célébrés *en vers*, pendant des siècles.

Certes, personne plus que moi ne se plaît aux reconstitutions historiques, aux voyages dans le passé.

Il est des êtres disparus depuis des millénaires que j'ai approchés de bien près, certains soirs, au coin de mon feu, et les épaules d'Hélène de Sparte, et les bras veinés et la belle tête de Faustine, je les ai revus comme les amants enivrés qu'elles venaient de quitter.

Mais le tragique et la beauté sont de tous les jours, et la quatrième page des quotidiens porte chaque matin des variantes infinies et pathétiques de l'éternelle aventure de Phèdre ou d'Hermione.

Un peu plus de science, ou plus exactement moins de simplicité diminuent notre inquiétude, mais notre époque est sûrement plus terrible que les autres.

Un million de combattants se sont heurtés dans les plaines mandchoues ; certains prétendent que l'horizon devient vermeil, personne n'est sûr de rien, des catastrophes naturelles ont englouti des villes avec leurs populations et jamais la face de l'humanité n'avait été aussi sanglante.

Les hommes ne sont jamais étonnés de ce qui les touche, le présent n'existe pas, semble-t-il, et pourtant, à côté du hérissement armé d'hier que sont les trois cents lances de Léonidas et la flottille à rame de Salamine?

Qu'on en finisse avec l'antiquité, qu'elle ne soit plus la source unique; on ne fera plus avec elle que de froides œuvres de cabinet.

Mais partout l'enthousiasme semble chose morte.

La jeunesse française elle-même, j'entends la jeunesse des Écoles qui se passionnait autrefois pour la liberté, les beaux vers et les nobles chimères, a maintenant des préoccupations indignes d'elle.

A peine si dans deux ou trois vieilles cités universitaires de province, quelques étudiants lisent encore, sur les bancs du mail ombragé d'antiques platanes.

Pourtant, on sent partout de confuses aspirations, et je souhaiterais un peu plus de recueillement et de sérieux à ceux-là qui sculptent,

sans le savoir et par ce seul fait qu'ils sont jeunes, le visage anxieux de l'Avenir.

Mais il ne faut jamais désespérer, et surtout désespérer de la France.

*

Le long détour ! Et comme j'ai peu de hâte à dire ce que j'ai voulu faire, à expliquer ce que j'ai tenté !

D'ailleurs, je n'ai presque rien à confier.

J'ai évité de donner à Jacques une attitude romantique, comme ma nature et des masses d'influences m'y portaient.

Puis, j'ai eu peur de mon sujet.

Les Poètes sont le jouet des Muses.

Malheur à celui qui a pour marraines, autour de son berceau, les terribles et divines sœurs !

J'ai craint, si je m'engageais dans un récit par trop triste, que l'existence ne m'apportât plus de documents qu'il ne m'en fallait et ne s'exerçât sur moi-même.

Franchement, on peut rire, mais je ne plaisante pas.

Je suis sûr qu'il se joue autour des Poètes la plus abominable et la plus utile des comédies.

S'ils ont besoin d'écrire quelques vers tourmentés, ou d'animer de sombres personnages de drames, la vie se chargera de les renseigner.

Leurs amis les quitteront, on vendra leur maison, ils seront bannis, leur maîtresse les bafouera.

Parce que Lamartine devait laisser des stances pesantes de regrets, on mit à l'encan la vieille demeure et le patrimoine de Milly; et si Musset n'avait pas été désigné pour écrire les sombres *Nuits* et l'immortel *Souvenir*, il n'aurait peut-être pas aussi durement connu les trahisons, les tortures de la jalousie, et la fièvre qui le jeta au fond d'un palais délabré de Venise, sur un mauvais lit, auprès duquel Madame Sand, étrangegement parée, avec ses belles épaules satinées et pleines de femme de trente ans, recevait le lourd docteur Pagello.

Je sais tout ce que l'on pourrait opposer à cette opinion, et que des masses d'hommes dont la vie est une panique, n'ont jamais composé de vers, de tableaux ou de symphonies.

Mais j'arrive à Jacques.

J'ai essayé de peindre une vie quelconque pendant quelques saisons.

Je sais ce que vaut mon travail ; la tâche était surhumaine, personne ne réalisera jamais cela.

C'était tout l'homme et toute la nature.

Il n'était pas nécessaire que Jacques fût un paysan stupide, une manière de serf ; c'est un paysan qui vécut à la ville.

Je l'ai pris au moment où, désolé d'avoir vu partir une amie infidèle vers les lacs lombards ou les sites alpestres, il jure que tout est fini, que son cœur est brisé, qu'une seule femme existe et qu'elle n'est pas à lui...

Je crois qu'il était humain de le faire s'éprendre, le soir même, de la fille d'un riche meunier qui dormait sous la lune. *Similia similibus curantur !* Ensuite, c'est la vie ; les saisons passent... mais

tout le monde connaît cela : la monotonie, les habitudes, les événements insignifiants, les décors éternels et familiers; la joie agreste d'un beau couple; quelques peines, et la mort de temps en temps. C'est peu de chose, et pourtant c'est tout !

*

J'entends répéter autour de moi que le vieil ordre social est en danger.

Il eût été habile d'écrire le roman des temps futurs, la bible de l'instinct, de glorifier la vie sans contraintes, et de faire évoluer un couple d'*Harmoniens* dans un cadre plus large avec un peu de Fourier et beaucoup d'imagination.

Pourtant je ne regretterai pas ce livre ; je ne devancerai rien, je consacrerai. Aucune étape de l'Humanité n'est indéfinie, et tout ce qui a commencé doit disparaître. Mais c'est quelque chose que de célébrer ce que nous connaissons depuis vingt siècles : famille, coutumes, tradi-

tions, et c'est quelque chose aussi que de vouloir fixer, avec ce que l'on a de forces, l'instant du monde où l'on a passé.

Mes amis savent que ce livre a traîné sur ma table, une longue année, et que je l'ai presque tout écrit en deux mois. Ma mère qui vient de me quitter à jamais n'avait pas besoin de m'éveiller, et l'aube me trouvait toujours au travail.

Mois ardents de rêverie et d'inquiétude vagues, ô derniers mois où l'être qui m'a le plus aimé, où l'être que j'ai le plus aimé sur terre était prêt à partir ! Si je n'ai pas réalisé plus complètement, j'ai connu cependant de beaux matins de foi.

La Foi ! C'est le dernier mot que je veux écrire ici, ce dernier matin de septembre où, devant ma fenêtre, se déroulent les plaines pommelées du ciel bleu-clair, dans ce coin du monde où je naquis, où l'on m'enterrera peut-être, lorsque je n'aurai plus rien à faire ici, lorsque j'aurai reflété assez d'images.

Un rameau mouillé tremble entre mes yeux et l'infini, un toit fume, une jeune fille chante en

s'habillant et une alouette qui n'est pas encore partie, monte, monte, tout droit dans la lumière.

Et j'achève cette page pour me donner à moi-même ma récompense ; regarder longuement aux gouffres azurés du ciel la palpitation de ces deux ailes !

L. L.

La Grand'Combe, septembre 1907.

I

L'AUBE

La prime aube d'été met sa barre sanglante
Sur les monts chevelus, sur la ligne tremblante
Des bois vagues et noirs à l'Orient vermeil,
Et le ciel aux pressoirs empourprés est pareil.
Le calme souvenir d'une nuit argentée
Demeure sur la pente obscure et veloutée
Des coteaux, et l'on sent comme un tremblement bleu
D'ombre surprise au creux des venelles, et Dieu
A l'air d'être attendu par les blés immobiles.
Des fruits pendent au long des branchages tranquilles :
Les pêches, les raisins, les abricots dorés
Semblent des globes blonds, vaguement éclairés

Du jour mystérieux des veilleuses d'argile
S'éteignant par degrés lorsqu'elles n'ont plus d'huile.
De petits groseillers crépitent contre un mur.
L'étoile du matin chavire dans l'azur,
Et le premier rayon d'une aube de dimanche
Éblouit des carreaux grands ouverts qu'une branche
Empêche de fermer à la chaude saison.
On entend des pigeons au toit d'une maison...
La vie est recueillie encore et le jour rêve,
Et tout goûte la paix, le silence et la trêve
Hormis les tristes cœurs que l'amour a brisés.
Marchant à petits pas dans les sentiers boisés,
Un vieillard vient avec un jeune homme et l'exhorte :
— « Je sais que tu voudrais, dit-il, qu'elle fût morte,
Que la nuit, en sursaut, tu t'éveilles, voyant
Un autre à ses côtés marcher en souriant.
Tu l'aperçois, soupant sous l'ombreuse tonnelle.
Il fait doux, son chapeau de paille et son ombrelle
Sont accrochés au mur plein de roses-pompons.
Elle a gardé ta bague, et sur ses bleus jupons
Elle laisse une main dont tu connais les veines;
Et toujours son mouchoir embaume les verveines.

J'ai souffert de ton mal, mon enfant, autrefois.
J'ai fui loin de la ville et j'ai gagné ces bois,
En me sentant plus fort dans mon petit village.
J'ai voulu l'oublier. Des femmes de passage
Vinrent se refléter dans l'eau de mon miroir,
Comme sur les beaux lacs se reflètent, le soir,
En traversant très haut les grandes avenues,
Les oiseaux migrateurs et les rapides nues.
Mais rien ne se remplace et tout nous quitte hormi
Les cruels souvenirs, et tu n'as pas dormi...
Je sais combien la nuit est longue aux pauvres âmes,
Et que lorsqu'elle vient, ceux qu'ont blessés les femmes,
Dans leur lit ténébreux souffrent éperdument.
L'infidèle est rentrée avec un autre amant.
Elle était au théâtre, adorable et parée,
Maintenant, dans la chambre, une coupe nacrée
Reçoit ses bracelets et ses perles ; soudain,
L'odeur de ses cheveux que déroule sa main
Emplit l'ombre où rougeoie une pâle veilleuse.
Et l'on voit tout, horreur ! Et la belle rieuse
Dit, dans la chaude nuit qu'elle embaume toujours,
Les mêmes mots charmants qu'au temps de nos amours.

Ah, comme on rêve alors d'entrer, impitoyable
Et triste, maître dur d'une bande effroyable,
Dans sa ville, en laissant aux horizons sanglants
Les sinistres rougeurs que font les toits flambants !
Mais tu trembles, enfant, je te fais mal encore,
Cherchons plutôt, cherchons la paix dans cette aurore.
Pourquoi te couchas-tu si tôt hier, moi je vins
M'asseoir tout seul par terre, au cœur sombre des pins.
Les lignes des coteaux tremblaient comme des voiles,
La lune voyageait, les petites étoiles,
Par grappes, remontaient des gouffres assombris,
Aucun soir n'eut jamais tant de chauves-souris.
Je ne les voyais pas, comme dans la lumière
On distingue de loin l'aile souple et légère
Des colombes, je les voyais devant mes yeux
Surgir d'un horizon proche et mystérieux,
Se détachant soudain, gouttes de l'ombre même.
Elles volaient autour des pins. Moi je les aime,
Car elles sont surtout les oiseaux de la nuit,
Et leurs bras presque humains font un étrange bruit,
Et des signes confus avec leurs voiles lourdes.
Le sommeil est venu, je suis rentré. Des gourdes

Avaient l'air de dormir comme des animaux,
Près d'un mur écroulé. Deux antiques ormeaux
N'ayant plus qu'une jambe et qu'une tête sombre,
Se parlaient bas sans doute et regardaient vers l'ombre.
Toute la lune était dans la chambre avec moi.
Le char de l'Ourse d'or gravitait sur mon toit,
Et je n'ai pas rêvé. Dieu, comme de coutume,
A l'heure où le brouillard quitte le mont qui fume,
M'a réveillé ; je suis allé me recueillir
Au jardin, et j'ai vu les liserons s'ouvrir.
J'ai chaussé des sabots tout tapissés de mousses,
Froids de rosée et pleins de feuilles mortes, douces,
Fragiles, et gardant un humide parfum
De tristesse passée et d'automne défunt.
Et pour être moins seul, comme une jaune abeille,
Immobile, dormait sur la grappe vermeille
D'un raisin lumineux intérieurement,
J'ai coupé le raisin, et l'insecte dormant
A bourdonné sans fin, mécontent, lourd encore
De songes inconnus dans le froid de l'aurore.
Puis l'ombre des troncs noirs a barré les chemins,
Et, rapides, pareils à nos désirs humains,

Dans le léger fouillis des branches parfumées,
Deux trains aux lointains bleus ont laissé leurs fumées.

Le soleil triompha dans le ciel du matin,
Et Jacques regardait aux pieds du vieux Martin
Naître son ombre grise, hésitante et timide.
L'ombre que nous faisons à l'aube, si fluide
Qu'elle paraît ne plus nous connaître, semblant
Ne s'attacher à nous pour un jour qu'en tremblant,
Sachant qu'elle verra plus d'une chose vile,
Que nous la traînerons, enchaînée et servile
Jusqu'au soir où, plus longue, elle nous quittera.
Dans le sens du soleil, devant nous, elle ira,
Sautant joyeusement sur la route battue,
Mais au soir, regagnant la contrée inconnue
Où son peuple l'attend, se détachant de nous,
Elle sera silencieuse au rendez-vous...
La lumière para de rondelles tremblantes,
De vagues disques d'or vaporisé les sentes,
Et Jacques répondit au vieillard :

— « Ce n'est pas
Un insecte éveillé sur de pesants muscats
Qui pourrait empêcher mon âme désolée
De se sentir moins seule au creux de la vallée.
Mais des bleus horizons par l'aurore glacés
Est venu jusqu'à moi le bruit des trains passés,
Toujours je les entends, et lorsque la nuit tombe,
Et que j'oublie un peu dans l'ombre d'une combe,
Lorsque la paix des monts me reprend, quand je vois
La vanité de ce qui me tue et qu'un bois
Fume à cause d'un toit caché sous les ramures,
Lorsqu'en se balançant me versent leurs murmures
Les grands pins inclinés, lorsque rentre un troupeau,
Qu'une étoile s'allume au penchant d'un coteau,
Tout à coup, déchirant les ondes du silence,
Un train fuit en criant comme un regret immense.
Je pense alors que je pourrais, en le suivant,
Voir le petit village où nous allions souvent,
Sa chaise demeurée auprès de la fenêtre,
La cendre du foyer dans la chambre où, peut-être,
La servante n'entra depuis notre départ ;
Le jet d'eau qui mouilla ses souliers dans le parc.

Je pense que, debout et pâle, à la portière,
Je pourrais en suivant ce train, dans la lumière
D'un jardin au couchant plein de roses et d'eau,
Portant comme un panier son agreste chapeau,
Je pourrais la revoir, la même, sur sa porte.
Et mon âme s'embarque et le train lourd l'emporte...
Je ne la trouve plus aux lieux que je connus.
Les rosiers, la maison, le jardin sont vendus ;
Je fuis vers les climats où les couples s'adorent...
Les Apennins déserts dans le soir chaud se dorent ;
Les trottoirs de Florence, arrosés, sont déserts ;
Une nacelle aborde aux ronds citronniers verts
D'un îlot plein de fleurs. Blanche, sous son ombrelle,
Une femme est debout ; ce n'est point encore elle.
Brigue dort. La montagne alpestre sous la nuit,
Proche et comme un cristal dans l'ombre froide luit ;
L'âpre hôtelier boiteux ramène du village
Deux chevaux destinés au couple de passage
Qui soupa dans sa chambre, et dont la vitre encor
Aux nocturnes sommets jette ses regards d'or.
Quels sont ces voyageurs ?... Les brunes lavandières
De Bellaggio vont voir aux fûts des cyprières

Si le tiède couchant sèche les linges blancs
Que je crois reconnaître aux couleurs des rubans.
A Splügen, sur un col la bourrasque m'assiège.
N'a-t-elle pas crié dans le vent de la neige?...
Puis un air sanglotant de violons s'entend.
Où suis-je? J'aperçois des balustres d'argent,
Et sous d'obscurs bosquets des tables éclairées.
Je passe. Noirs manteaux, belles têtes parées,
Je regarde, anxieux; la trouverai-je pas?
J'hésite; mais soudain sous ces myrtes, là-bas,
Cette robe à volants par la lampe verdie!...
Oh, terrasses d'argent des lacs de Lombardie! »

. . . .

. . . .

Douloureux, il se tut, et du sentier couvert,
Tandis que s'envolaient d'un petit arbre vert
Deux pigeons aspirant vers la splendeur solaire,
La chanson d'un berger monta rustique et claire,
Et tous deux s'arrêtant entendirent ceci :

Je revenais de guerre
Sans crainte ni souci ;
Elle m'avait naguère
Juré d'attendre ici.

Moi, pendant la bataille,
Je pensais à ses bras,
A son fichu qui bâille...
Et je ne la vois pas...

Sa mère sur sa porte
N'a pas de voile noir,
Elle est donc plus que morte,
Un autre l'a ce soir !

Apporte-moi, l'hôtesse,
Au fond de ton jardin,
Pour noyer ma tristesse
Apporte-moi du vin.

. . . .

Puis, tout devint lointain, le chant, le bruit d'averse
Que faisaient les moutons aux chemins de traverse.
Le monde eut l'air soudain malheureux et désert.
Sur un noir châtaignier se taisait un pivert.
Les cieux, gouffre d'azur, lorsqu'ils levaient la tête,
Donnaient un pur vertige à leur âme inquiète.
Ils sentaient vaguement que l'humaine douleur,
Les désirs, les regrets font à notre vieux cœur
Une brèche par où plus de lumière passe.
Alors Martin parla, montrant le vaste espace :
— « Élève ton bâton, cligne de l'œil, et vois
Comme il te cache bien ce mince trait de bois
La maison ruinée et le roc millénaire,
Et sur l'horizon pur cette tour solitaire.
Regarde maintenant, Jacques, de tes deux yeux.
Jacques, le monde est grand. Dans l'infini des cieux,
N'effaçant même pas le cep de cette vigne,
Ton bâton n'est plus rien qu'une petite ligne.
Entre le monde et toi pourquoi donc poses-tu
Un rideau de cheveux, un profil, un col nu,
Et de l'amour passé la douleur importune ?

Il est encore, ami, des prés givrés de lune,
Des matins grelottants de cerises, des soirs
Pleins de filles allant au fond des taillis noirs,
Éphémères du songe éternel dont ta vie
Est pour longtemps pensive et pour toujours ravie.
Il est de tels pays si dorés et vermeils
Qu'on les croit éclairés par de plus forts soleils.
Il est d'étranges mers dont les syrtes dormantes
Sont vierges de vaisseaux ; d'édéniques amantes,
Ignorant le mensonge et les pleurs, à la nuit
S'y baignent, en levant, anse fauve qui luit,
Un bras si parfumé que l'eau des vagues bleues
Doit en être embaumée et tiédie à des lieues.
Mais, n'allons pas si loin. Par cette aube d'été,
Dans ce village tient toute l'humanité.
La laitière élancée, avec sa gorge pleine,
Est peut-être plus blanche et plus dure qu'Hélène.
Comme un atride obscur qu'accable le passé,
Ce pauvre bûcheron lamentable et cassé
A vu mourir ses fils avec toutes ses filles.
Hier soir, j'ai trouvé, riant sous les charmilles,
Un couple d'amoureux qui se cachaient ; et puis,

Le forgeron jaloux s'est jeté dans le puits,
Après avoir tué sa femme sur la route.
Il est de grands espoirs au long des blés... Écoute
Le torrent murmurant des grains ; écoute encor
La cloche, et du hameau sens s'éloigner la mort
Qui frappa sûrement quelqu'un dans sa demeure.
Si l'on ne trouve plus la forme que l'on pleure,
Il est des millions de femmes dont les bras
Ont chacun des saveurs qu'on ne connaîtra pas.
Il est des millions, des millions de femmes...
Dans la ville, à présent, gagnant leurs lits infâmes
Il en est dont mes biens ne payeraient pas l'amour
Qu'elles vendent de l'aube au soir calme du jour.
Il en est dans les ports d'un pays maritime
Dont la bougie a l'air de veiller sur un crime,
Lorsque les matelots les étreignent, le soir,
Sur un grabat défait dans un profond coin noir.
On en ferait, vois-tu, des troupeaux innombrables,
Et des filles de bouc à nos vierges aimables,
Et de la riche alcôve au plus humble réduit,
Tant de corps éperdus se dévêtent, la nuit,
Tant d'épaules et tant de seins, hors de leurs voiles

Jaillissent frissonnants à l'heure des étoiles,
Qu'on s'étonne vraiment que les minuits rêveurs
Ne soient pas pénétrés de plus tièdes odeurs !
Entourant un bassin dont la margelle brune
Ressemble au halo sombre et massif de la lune
Qui s'est noyée au fil de l'eau, dansant en rond,
Des belles, au milieu d'un parc nocturne, font
Une ardente couronne embaumée et légère.
Il est sur les sommets, peut-être, une bergère
Plus blanche que Diane, et couchant dans les fleurs
Aux calices d'argent des divines hauteurs.
Pense aux filles d'Asie, indolentes, dorées,
Pense aux filles du Nord, frileuses, aux orées
Des bois de sapins verts chargés de froids cristaux,
Aux trésors d'ambre chaud des corps orientaux,
Pense aux clairs millions cachés de gorges nues,
A l'océan houleux des formes inconnues,
Et plonge dans ces flots ton souvenir amer,
Comme on jette une paille aux gouffres de la mer ! »

. . . .

. . . .

Ils longeaient en parlant la rivière sonore.

Une paille y flottait, plus jaune que l'aurore,
Et malgré les trous d'eau, les bancs d'herbes, les troncs,
La barque chavirée avec ses avirons,
Toujours, l'humble brin d'or, allant à la dérive,
Suivait les deux amis qui marchaient sur la rive.
Et Jacques, douloureux, dit : « Elle est toujours là... »
Et la paille mouillée et fraîche étincela !

II

LA MEUNIÈRE DORT SOUS LA LUNE

Minuit. Les monts sont bleus, la plaine est vague et brune,
La fille du meunier dort dans le clair de lune.
Près du lit bien drapé de guipures de lin
Elle a posé tantôt ses souliers de satin.
Des dentelles son pied sort et porte la marque
Du lacet de velours. Poli comme une barque,
Dans la clarté féerique, un sabot de bois blanc
Semble tout saupoudré de farine d'argent.
Ses vigoureux bras nus pétris d'ardentes roses
Mollement arrondis sont deux divines choses.
L'œillet de son chignon, sous son aisselle d'or
A glissé. La meunière a l'air, quand elle dort,
De cette grande fille à la poitrine aiguë,

De Vénus, au milieu des villageois venue,
Et reposant, après les fatigues du bal,
Dans une chambre où, sous un globe de cristal,
Quelques fleurs d'oranger, plus jaunes que des pailles,
Sont là depuis un soir d'antiques épousailles.
De l'azur scintillant à ce beau corps humain,
Les rayons font un pâle et vaporeux chemin.
Un passant regardant au bord de la croisée,
Sous les raisins pendants, humectés de rosée,
Verrait ses blonds cheveux inondant le cousin,
Et le drap s'élever quand se gonfle son sein.
Entre deux chasselas brûle un astre, et, dans l'ombre,
Des éclairs de chaleur font qu'à l'horizon sombre,
On distingue parfois, éblouissant l'azur,
La respiration brusque du ciel obscur.

Or, Jacques qui rentrait par ce minuit magique,
Sortant avec Martin du cabaret rustique
Où l'hôtesse riait en leur versant du vin,
Regardant aux carreaux, vit ce tableau divin.

Il fut comme un marcheur courbé que rien ne touche,
Qui gravit un sentier, mais qui soudain débouche
Sur quelque haut plateau d'où ses yeux éblouis
Embrassent les pays par l'aurore bleuis.
Des cirques, des vallons, des montagnes lointaines
De rocs, de bois épais, de pâturages pleines,
Souffle un vent parfumé qui cicatrise tout
Et qu'il boit comme une eau, défaillant et debout.
Le remède à l'amour c'est l'amour et la vie,
Et rien ne te résiste, ô puissante harmonie!
Jacques, à petits pas, fut au devant du jour.
La nature endormie eut un grand réveil lourd :
Les rochers blanchissaient comme un front qui se lève,
Les arbres avaient l'air de s'étirer en rêve,
Des lumières brillaient aux vitres des maisons
Où des chiens aboyaient derrière les cloisons.
Les toits silencieux abritaient du mystère.
Des océans de songe et de sommeil, la terre
Noire, péniblement se dégageait un peu.
Les astres s'en allaient, le ciel devenait bleu,
Le livide Orient était frotté de soufre,
Et Jacques se disait : comme la terre souffre !

Elle semble vouloir révéler un secret.
Le vieil ordre du monde, immuable et sacré
Présidera-t-il pas à cette aube montante ?
Vais-je pas assister à quelque éblouissante
Révélation d'or, et vais-je pas mourir
De sentir dans mon âme, en frémissant, s'ouvrir
Les ailes que chacun y porte, refermées ?...
Le petit jour sortit des sentes embrumées,
Un oiseau s'éveilla, tout l'antique décor
Dans la vive clarté réapparut encor.
Jacques continua sa route matinale.
Les beaux cieux pommelés étaient d'un clair bleu pâle.
Devant une maison qu'étreignait un rosier,
Arrosant un bouquet, il vit, extasié,
De fleurs et de boutons d'oranger couronnée,
Et déjà toute en blanc et toute enrubannée,
Une fille du bourg surprise et rougissant
D'être aperçue ainsi dès le matin naissant,
Son bandeau virginal sur sa tête dorée,
Pour ses noces déjà toute prête et parée.

Il rentra. Sa douleur se détachait de lui
Comme sur un bassin dont l'eau verdâtre luit
Tombe, en se détachant d'une petite branche,
Une figue de miel, délicieuse et blanche.
Sa mère l'attendait, occupée au jardin,
A chasser des fraisiers un sautillant poussin.
Elle avait dans les mains un plat plein de groseilles
Qu'escortaient dans l'air pur deux vibrantes abeilles,
Et la traîne à longs plis de sa robe de deuil
Inclinait en passant les tiges de cerfeuil.
Elle le vit marcher souriant, près des haies
Où luisaient des bouquets et des grappes de baies,
Et comprit que son fils lui revenait... Alors

Elle parla : « Les vieux poiriers n'étaient plus forts ;
Quand elle avait ouvert ce matin sa croisée
Elle pensait qu'il avait plu, tant la rosée
Avait trempé le seuil. Les raisins étaient mûrs ;
Les moutons en sautant faisaient crouler les murs ;
Les taupes soulevaient le gazon des prairies ;
Le menuisier allait venir aux bergeries
Pour les râteliers neufs ; on devait un panier
De semence et trois sacs de froment au meunier... »

L'ombre des groseilliers brodait de gris l'allée,
Et quand sa mère avec les fruits s'en fut allée,
Jacques dit doucement, dans l'éveil du jardin :
« J'irai payer ce soir le froment au moulin. »
Calme, il gagna sa chambre aux deux larges fenêtres.
Des assiettes, des plats, des portraits de vieux maîtres,
Des visages divins en décoraient les murs
Blanchis au lait de chaux. Des vases longs et purs
Coloriés, pareils à des urnes persanes,
Nourrissaient de leur eau des plantes paysannes,

Et brillaient au soleil sur des rayons de bois
Qui supportaient aussi quelques livres de choix.
Et près du clavecin, un beau fauteuil rustique
Était tout surchargé de cahiers de musique.
Il appuya son doigt sur le clavier. Un son
Tomba comme d'abord tombe sur un buisson,
Sur un bassin ridé soudain, ou sur la route,
Quand s'annonce l'orage, une première goutte.
Puis, ainsi que d'un ciel matinal et changeant
Croula la symphonie en averses d'argent...
Beethoven vieux et sourd, avec sa houppelande,
Enfonçant son chapeau, cheminait dans la lande,
Tête basse. Il pleuvait sur un lac, à torrent...
Le saint musicien s'asseyait en tirant
Une flûte de buis de ses poches gonflées.
La bourrasque cessait. D'humides giroflées,
Des bruyères en fleurs se couchaient aux gazons;
Et tout d'un coup, jusqu'aux plus lointains horizons,
Les cieux se découvraient, on entendait des cloches
Sonner dans un château ruiné sur les roches.
La Musique apaisait le monde. Un peu de vent
Tourmentait les cheveux de Beethoven rêvant,

Puis, debout, dominant la plaine qui rougeoie,
Il laissait éclater un ouragan de joie.
Des perles, des cristaux rebondissants sautaient
Sur les pentes, heurtant les arbres qui chantaient.
L'azur plus bleu tremblait, les hautes symphonies
Faisaient passer dans l'air des ondes infinies...

Quand Jacques se leva du clavecin grondant,
Il vit sa mère assise à l'ombre et l'attendant
Devant les plats à fleurs, la nappe et la carafe,
Sous la treille qui, verte, au flanc du mur s'agrafe.
Il posa son chapeau sur le banc près de lui.
O tièdes œufs, muscats, verre de vin qui luit,
Miel en rayons, raisins qui parfumez la bouche,
O petits serviteurs, l'homme souvent vous touche
Et vous prend sans plaisir, en se hâtant, sans voir
Combien vous êtes bons et beaux, matin et soir!
Mais lorsque notre cœur renaît à l'espérance,
Après de tristes jours, dans un enclos de France,
Sous la vigne, il est doux encor d'être attablé,
Abrité du soleil qui mûrit notre blé.

Jacques de ce repas goûta la joie aimable.
Des disques blonds tremblaient sur la petite table,
Le monde flamboyant largement palpitait.
C'était une heure d'or pour Jacques qui sentait
L'épanouissement estival de la vie.
L'argile se fendait dans la plaine éblouie
Où la chaleur buvait les étangs ; les moissons
Se gonflaient ; il pensait à tout, aux vifs poissons
Pareils dans les trous d'eau verdâtre aux ombres bleues
Des feuilles ; il suivait le vol des hochequeues
Dans l'azur qui luisait à travers les rameaux
Des vieux arbres courbés en murmurants arceaux.
La colline embuée avait l'air plus lointaine ;
Des roses se penchaient sur la fraîche fontaine,
Et cela lui semblait paisible, doux et beau.
Partant pour le moulin, il reprit son chapeau.
Le feutre en était tiède ainsi qu'un dos de bête,
Un dos soyeux de lièvre endormi sur la crête
D'un rocher montagnard, crayeux, gris ou vermeil,
Et recevant de bon matin tout le soleil...

Il sortit du village en traversant la place.
Des enfants se penchaient aux vitres de la classe,
Et le maître d'école en colère frappait
Sur le tableau, pendant que debout récitait
Une petite fille aux yeux de violettes.
Au-dessus de ces fronts et de ces jeunes têtes,
Sur des cartes luisant contre le grand mur clair,
Jacques voyait de loin, vague et pâle outre-mer,
Baignant les continents et marquant l'eau marine,
L'Océan Pacifique et le golfe de Chine.
Quand soudain, d'un vol lent, suivi par la clameur
De la rue attroupée, un oiseau voyageur
Venant on ne sait d'où, parut au ciel orange.

Ce fut plus étonnant qu'un passage d'archange
Pour tous ces yeux levés de paysans. L'oiseau
A coups rythmés d'ailes battantes, calme et beau,
Glissa dans le couchant, très haut, sur le village,
Le col tendu vers l'infini, libre et sauvage,
Et Jacques en longeant la rivière s'en fut...
L'horizon vaporeux tremblait, un bois touffu
Frappé par le soleil, de ses feuilles luisantes
Éclairait la vallée ; un troupeau sur les pentes,
Sonnait, religieux, dans l'herbe qu'il paissait.
Des oiseaux s'enfuyaient d'un trait, lorsqu'il passait
A côté des buissons effleurés de lumière.
Un carrier tout blanc polissait une pierre
Dans le cirque désert d'une carrière d'or,
Sous les derniers rayons qui s'y brisaient encor ;
Et dans un petit champ, bras nus, grande et vermeille,
Une femme liait quelques gerbes, pareille,
Sous le large et puissant crépuscule d'été,
Aux filles du printemps clair de l'Humanité.
Son noir chignon croulait sur sa nuque robuste ;
Une chemise bleue enveloppait son buste
Comme un tissu jeté sur un marbre ; ses pieds

Nus et blancs se posaient sur les épis liés.
Jacques la regardait. Elle chargea la gerbe
Sur sa tête, et, prenant sa faucille, superbe,
De ses bras arrondis soutenant son faix blond,
Divinisant le soir flottant sur le vallon,
Elle partit, semblant, dans la paille dorée,
Emporter le soleil de la chaude soirée.
Une étoile d'argent scintillait doucement,
Malgré le jour baignant encor le firmament.
Et Jacques qui voyait à la vague frontière
De la nuit s'effacer la haute forme altière
De cette moissonneuse avec son voile bleu,
Sortit du grand chemin qui s'embrumait un peu.
Ce point à l'horizon, c'était toute la vie :
Une bouche sanglante, une tête ravie,
De longs cheveux bouclés sur un col épandus,
Un dos creux, de beaux bras d'ambre, laiteux et nus,
Et sous un sein voilé, gonflé, rond et dur comme
Une dure, gonflée et merveilleuse pomme,
Un cœur mystérieux de femme qui rêvait
Dans le silence pur du jour qui s'achevait !

Dans la cour du moulin, sur la table de pierre,
La servante avait mis la nappe, et la lumière
De la lampe tombait sur des coupes de fruit,
Raisins, figues, semblant les gouttes de la nuit
Bleuâtre qui baignait la campagne déserte.
La cuisine brillait par la fenêtre ouverte,
Et le meunier lisait, attendant le souper,
Une antique gazette ayant enveloppé
Des rubans et du fil achetés à la ville.
Les étoiles montaient du toit sombre et tranquille,
Comme un ardent bouquet d'étincelles montant
Du foyer où les plats se cuisaient en chantant.
Un invisible chien gronda sous les tonnelles.
Jacques entra : « Meunier, salut ! Quelles nouvelles
Apprenez-vous dans le journal ? Je viens payer
La farine et le grain pris par mon métayer... »
En parlant, il posa dessus la nappe claire
Une pièce d'or roux qui sonna contre un verre.
Le meunier la tourna, la regarda longtemps,
Et dit en souriant : « Elle a juste vingt ans,
Elle semble pourtant neuve, elle est jaune et brille ;
On la frappa l'année où naquit notre fille,

Et peut-être le jour de la même saison... »
Comme il disait cela, de l'antique maison,
Suzanne dans la cour sortit avec sa mère.
Par les brides d'azur, un chapeau de bergère
Pendait à son poignet, tel un panier doré.
Dans ses cheveux flottait un noir ruban moiré.
On voyait ses beaux bras jusqu'aux épaules blanches,
Sous le tulle neigeux et flottant de ses manches,
Et Jacques respirait les parfums vigoureux
De deux roses mettant dans les plis vaporeux
De son corsage rond une tâche sanglante...
— Quand il partit, la terre était toute tremblante
Des ombres que la lune en montant projetait.
Mais de loin, sur le mur du moulin qu'il quittait,
Se retournant souvent, il voyait, pâle et rousse,
La lueur de la lampe, et la nuit tiède et douce
Semblait dans ses courants immatériels et bleus,
Dans l'obscur flottement de l'azur sous les cieux,
Développer sans fin l'odeur des belles roses
Sur des seins de vingt ans, dans la dentelle écloses!

III

LE VIN AUX ÉTOILES

Noué par les rubans, aux branches d'un sureau,
Plein de coquelicots pend un vaste chapeau.
La lune fait briller au pied du vieux platane
Un soulier de satin... Serait-ce point Suzanne ?
—Non.—Mais ce jupon clair là-bas dans les blés roux,
Et cette fine taille, et ces grands cheveux fous,
N'est-ce pas elle ?—Non.—Et pourtant, sous le saule,
Ce blanc corsage uni qui modèle une épaule,
Un bras rond, n'est-ce point, avec son amoureux,
Du moulin aux beaux murs la Suzanne aux beaux yeux ?
Non. — Du moulin aux murs épaissis de feuillage,
La fille ne va pas dans les champs du village,
Elle brode à la lampe une écharpe d'azur,

Et le léger tissu tremble à son souffle pur.
Sa mère dans la salle assigne à ses servantes
Du lendemain matin les besognes pressantes.
Deux verres sur la nappe, embués et polis,
De rosée argentée ont l'air d'être remplis.
Pourtant Suzanne est seule... A-t-elle avec son père
Goûté le vin blanc frais et mousseux ?...
— Non, ce verre
Est à Jacques venu du village ce soir,
Pour parler au meunier au fond du jardin noir.
Suzanne doit savoir ce qu'il avait à dire.
Elle tourne ses yeux vers l'allée. Un sourire
Embellit doucement sa bouche. Elle attendait,
Elle l'aimait depuis l'enfance, elle savait
Qu'il viendrait la chercher un jour... Elle se penche ;
Son lourd chignon doré pèse à sa nuque blanche ;
Un papillon de nuit en noir velours épais
Obsède l'abat-jour ; toute la vaste paix
De la terre et du ciel est autour de la table.
Jacques et le meunier reviennent... Sur le sable
S'amortissent leurs pas. Suzanne n'entend rien
Et ne lève le front qu'aux caresses du chien.

Elle rougit, divine, et sourit la première.
Les deux coupes de vin brillant dans la lumière,
L'étoile de Vénus exalte l'horizon...
— « Apportez, apportez un verre à ma Suzon,
Dit le père, et buvons à la noce prochaine,
Sous les astres criblant les ramures du chêne ! »

IV

LE DIMANCHE SUR LA PLACE

6

La place aux ronds tilleuls centenaires est pleine
De paysans hâlés pour avoir, dans la plaine,
A tour de bras, fauché la houleuse moisson.
Les vieux se sont assis devant quelque boisson,
Sur un banc de l'auberge où, toute rose et blanche,
Dans le soleil flambant de ce joyeux dimanche,
La servante s'affole et porte en les pressant
Contre ses jeunes seins des flacons, et, passant
Devant les anciens, vive, blonde et vermeille,
Ils la suivent les yeux mi-clos. Elle est pareille
A leur jeunesse renaissant dans les clartés,
Et, buvant le vin frais, ils voient d'autres étés.
Quelques hommes, le long des murs du cimetière

Où de petits lézards s'étirent sur la pierre
Des tombes, en criant jouent aux boules. Chacun
Dans l'enclos où des croix s'inclinent a quelqu'un :
Une sœur qui mourut avant ses noces, belle
Et mince, mais c'est loin, on ne se la rappelle
Presque plus ; une mère, un frère grand et fier...
Mais des morts oubliés de jadis ou d'hier
On ne distingue pas les fosses, car l'argile
Brûle toute au soleil du même éclat tranquille.

Le Capitaine, un gros et vieux navigateur
Aux cheveux blancs, au teint cuit et haut en couleur
Qui revint d'Amérique et des îles sauvages,
Après trente ans de contrebande et de naufrages,
Fume une pipe à sa fenêtre. Il dit bonjour
Aux paysans ; sa mère attendait son retour,
Il ne la quitte plus, il a l'air vieux comme elle.
Il regarde à son toit rentrer une hirondelle.
Il naquit là ; la vie est douce, il est heureux.
En fumant au soleil lorsqu'il ferme les yeux,

Il doit revoir l'azur embué du Tropique,
Les ardeurs de midi sur le vert Pacifique,
Et les nuits en bateau, lorsque dans son hublot
Qu'il ouvrait pour sentir l'humidité de l'eau,
S'inscrivait en points d'or plus chaud, la croix australe,
Les relâches aux ports du golfe de Bengale,
Les soirs de Bénarès, les filles d'ambre blond
Qu'il surprit, se baignant aux bassins d'un vallon,
Dans un pays cuivré qui n'est pas sur la carte...
La créole, aux cheveux courts et frisés, écarte
De sa belle main grasse et brune les plis blancs
De son écharpe à fleurs, et, droits, lourds et tremblants,
Ses seins comme des fruits gonflent la mousseline...
Ami d'un bon marchand, dans sa maison, en Chine,
Il a bu le thé noir, et voici qu'à présent,
Le soir dans son village, avec un paysan,
Il trinque et boit le vin des vignes que son père
Planta de son vivant dans un lopin de terre.
On aime à visiter cet homme, car toujours
Il offre en racontant un voyage au long cours
D'une lourde bouteille étrange et toute ronde
Que garrotte un treillis rugueux de paille blonde.

Ce bleu dimanche d'août il fume en souriant.
Derrière lui, peuplé de choses d'Orient,
Et de meubles usés, trésors de la province,
Petits coffrets d'un bois inconnu, dur et mince,
Crédences et fauteuils des aïeux, tabourets,
Beaux oiseaux empaillés, coquillages nacrés,
Le rustique salon empli de trop de choses,
Est clair avec ses pots et ses bouquets de roses.
Vis-à-vis sa maison est l'église au portail
Large ouvert, et l'on voit les cierges, le vitrail
Qui change les rayons en grenat, en vert sombre,
Et la nef embuée et fraîche, et, dans son ombre,
Le bois blanc d'une chaise et le blanc des bonnets,
Et des corsages neufs aux cols enrubannés.
Une poussière d'or sous le porche voltige.
La messe va finir, l'harmonium dirige
Un cantique entonné par d'inhabiles voix.
La place en est sonore, et, du profond des bois,
Des clairières d'argent, des prochaines vallées,
Des sauvages ravins emplis d'herbes foulées
Qui gardent de deux corps l'empreinte, bien souvent,
Tels des lits dévastés que refera le vent,

De partout on entend s'élever la prière
Qui chante vers l'azur et la chaude lumière...
— L'hymne cesse, des bancs se heurtent, et l'on sort.
Plus promptes, sous le porche, au vibrant soleil d'or,
Les filles, qu'une robe à ramages fait belles,
Descendent l'escalier, élevant leurs ombrelles,
Fleurs féeriques, penchant de grands calices ronds
Qui s'ouvrent d'un seul coup comme des liserons.
Riant, et comparant leurs rustiques dentelles
Elles parlent tout haut et savent les nouvelles :
A la foire le vent emporta des rubans ;
Le curé, ce matin, a publié les bans
Du maître des *Ramiers*, Jacques, et de Suzanne !

Dans la bonne chaleur, l'odeur des foins qu'on fane
Monte des champs autour du village étendus.
Jacques passe en rendant aux hommes leurs saluts,
Il va vers le moulin... La vieille route est blanche.
— Jacques, soyez béni ! Voyez le bleu dimanche ;
Vous marchez au bonheur, vous laissez pour toujours
L'aventure, les pleurs, les orageux amours
Passagers, violents comme ces grandes pluies.
Ces averses d'été tièdes et vite enfuies
Que l'on reçoit avec délices, sans prévoir
Qu'elles hachent les blés et frustrent le pressoir !

V

LA NOCE SOUS LES ARBRES

De par le monde, il est des tables bien dressées..
Dans les palais aux vastes salles lambrissées,
Les tables d'empereurs étincellent... Midi.
La fenêtre au bleu ciel de septembre attiédi
Est ouverte, et l'on voit le vieux parc grandiose.
La jeune reine blonde a pris la pâle rose
Que l'on met chaque jour devant elle, et rêvant,
L'effeuille en souriant sur le tapis, devant
Le miroir somptueux qui la reflète, belle,
Dans sa robe qui n'est qu'une grande dentelle.
Les princes d'Orient, sous les citronniers mûrs,
Les jasmins retombants qui parfument les murs
De leur sérail fermé, s'attablent, et la lune

Effleure les colliers d'une sultane brune,
Ses perles, ses sequins et ses petites dents.
Au milieu des salons, sous les lustres ardents,
A l'heure où dans la nuit, tout dort, même les brises,
Pour des hôtes fameux il est des tables mises...
Mais entre les fûts lourds de quatre chênes roux,
Dans l'herbe, vert tapis soyeux, vivant et doux,
Elle était belle aussi la table paysanne
Que présidait, émue et divine, Suzanne.
Derrière elle flottait sur un rameau vermeil
Son voile qui semblait devoir fondre au soleil.
Le vent le déployant quelquefois, la ramure
Était comme un dessin sur son étoffe pure.
Dépassant le satin de sa robe, tout blancs,
Ses souliers avaient l'air de deux oiseaux tremblants;
Et les fleurs d'oranger ceignant sa jeune tête,
La désignaient à tous au milieu de la fête.
Jacques à ses côtés gravement souriait.
Peut-être pensait-il : « Si l'autre me voyait! »
Sa mère près de lui parlait à la meunière,
Et le meunier versait de la vive lumière
En versant du vin clair dans le verre brillant

D'une enfant aux yeux bleus qui buvait en riant.
On avait invité la vieille demoiselle
Du château. Malgré l'âge elle était encor belle.
Sa vie avait été troublée, elle avait vu
Le fils du jardinier mourir sur son sein nu,
Dans un chalet perdu sous d'antiques futaies.
Elle le rejoignait parmi les roseraies
Du parc sauvage et fauve, au cœur noir de la nuit,
Dans l'averse qui fume ou la lune qui luit;
Enfantine, puissante, élancée et pareille
Avec ses bras nerveux et sa gorge vermeille,
Et ses cheveux dorés et son corps surhumain,
A la fille d'un Dieu que suivrait un essaim.
Un pâtre ayant voulu la guetter, vit dans l'ombre
De la porte surgir sa haute forme sombre,
Sentit un grand parfum terrible et fut jeté
Hors du parc qu'accablait un orage d'été.
On racontait cela... mais à chacun sa vie!...
Les convives formaient une troupe ravie
Autour des plats à fleurs qu'apportaient du moulin
Les chambrières courant dans l'herbe en jupon fin.
Deux mères qu'entouraient les deux troupes mêlées

De leurs enfants, en fraîches robes étoilées
De leurs bijoux, tenaient dans leurs doigts lumineux
Des pèches, de beaux fruits gonflés, mûrs, savoureux
Et duvetés comme les bras que, sous les branches,
On voyait à travers le tulle blanc des manches.
Le couchant apaisait le jour. Un papillon,
Fleur d'azur, palpitait au milieu d'un rayon;
Des chœurs de vendangeurs chantaient dans les vallées,
Le ciel vermeil était plein de grappes foulées,
Un pressoir paraissait ruisseler dans le bleu,
Et vers les gouffres d'or montait, tremblant un peu,
A peine, point lointain que Dieu peut-être appelle,
Éperdument, montait une seule hirondelle...

Des toits roux, les pigeons aux pavés de la cour
S'abattaient et venaient, sentant trembler le jour,
Chercher les grains du soir que leur jetait Suzanne.
Elle quitta la table et prit dans une banne
Un sachet de maïs dur, luisant et vermeil,
Qu'elle lança comme une offrande au vieux soleil.
Les pigeons roucoulants piquaient le grain à terre.
Un enfant qu'essayait de retenir sa mère,
S'échappant, vint courir en riant après eux.
Lentement, les oiseaux, aux battements soyeux
De leurs ailes, autour de Suzanne montèrent.
En hésitant encor, tous, ils l'enveloppèrent
D'éventails déployés soulevant ses frisons.

Puis, brusquement, tentés par les grands horizons,
Orientant leur vol vers les bois et les pentes,
Les oiseaux familiers, dans les ondes mourantes
Du couchant, délivrant la mariée enfin,
S'enlevèrent au ciel dans un essor divin...
— Un vieillard qui chantait, debout devant la table,
Des beaux jours en allés disait le charme aimable.
Sa voix grave montait, et ses purs cheveux blancs
Flottaient sous les rameaux obscurcis et tremblants.
Il chantait le matin et l'aube qui voltige,
Et ce miracle : être amoureux! Et ce prodige:
Avoir vingt ans ! et les lisières d'arbres noirs
Où les couples ravis s'enfoncent aux beaux soirs.
Il parlait des regrets aux cœurs élégiaques ;
Et Suzanne pesait sur l'épaule de Jacques
De sa petite main où scintillait toujours
Le fragile anneau d'or qui mariait leurs jours.
Nul n'avait vu la lune. Elle était sur la rampe
Des coteaux, et servait à la table de lampe.
Un enfant la montra du bout de son doigt pur.
Ses fleuves d'argent bleu ruisselaient dans l'azur,
Et du moulin, la roue aux lourds rayons de pierres,

Semblait moudre en tournant ses magiques lumières,
Et l'écume de l'eau, fumée aux clairs flocons,
S'en colorait. Elle rêvait sur les balcons
Chargés de chèvrefeuille et d'épaisse glycine ;
Elle éclaboussait d'or les plats de la cuisine,
Donnait à chaque femme un féerique regard ;
Et nul en l'admirant ne prit garde au départ
Des jeunes épousés fuyant dans l'avenue.
Ils étaient déjà loin ; et sur sa tête nue
Suzanne avait jeté son voile nuptial.
Ils marchaient au milieu d'un champ domanial ;
La traîne de satin s'attardait dans la vigne,
Et la maison, là-bas, les appelait d'un signe.
Sous un torrent de lune ils franchirent le seuil
Du jardin... et la traîne inclina le cerfeuil.
Un tournesol veillait, toutes les capucines
Se balançaient aux murs, végétales clarines.
Un rossignol chanta dans un arbre, et ce fut
Comme un crépitement de perles sur le fût,
Une averse d'argent pleuvant de la ramée,
Accompagnant ces mots : « Bien-aimé ! » — « Bien-Aimée ! »

Suzanne s'appuyait, défaillante, au clavier,
Que sa robe traînait encor sur le palier.
Leur fenêtre brilla. Dans ses tulles de fée,
Et de fleurs d'orangers en durs boutons coiffée,
Elle vint près de lui s'accouder à l'appui
De la large fenêtre et regarder la nuit.
Lorsqu'elle remuait, sa robe virginale
Faisait le bruit que fait la ramée automnale,
Un bruit sec et soyeux de feuillages froissés.
Des rainettes chantaient au loin dans les fossés ;
Perle de ce minuit vaporeux de septembre,
La lune derrière eux tendait de bleu la chambre,
Et sur les fers arqués enguirlandant le puits,
Tous les volubilis étaient épanouis.

Belle nuit, nuit d'amour dans la maison d'enfance !
Comme le cœur humain, lorsqu'un peu d'espérance
Le frôle, sent en lui déborder l'infini !
Une jeune épousée embaumant le vieux nid,
La chambrette où jamais on n'aima que son livre.
Comme tout aboutit à ce soir de joie ivre,
Et comme cette nuit couronne le passé !
C'est là qu'on a dormi, par des songes lassé,
C'est là qu'on a pleuré, c'est là qu'après l'orage
Venaient tous les désirs, pendant que le village
Sommeillait en silence et pesant, sans savoir
Que les astres du ciel étaient dans l'abreuvoir.
C'est là qu'on était seul surtout, dans la nuit sombre
Où la lampe assignait une limite à l'ombre.
Mais maintenant la lune argente les rideaux ;
Les livres entassés des pieds jusques au dos
Du fauteuil de velours, on les jette. A leur place
S'assied la mariée, et le moment qui passe
Est unique et divin, et l'on ôte en tremblant,
A genoux devant elle, un petit soulier blanc.
Sous le givre magique, éternel, des étoiles,
Elle est là, toute blanche, au milieu de ses voiles...

— Ne tremble pas, ô mon amour; en traversant
Les vignes, un raisin a taché de son sang
Ton bas clair d'épousée auprès de ta cheville,
Et ton petit pied nu de rose jeune fille
A celui d'Eurydice à présent est pareil ;
Le raisin écrasé fait ton talon vermeil.
Laisse, à ton pied neigeux que l'air nocturne glace,
Je veux, de mes baisers essuyer cette place.
Hier j'ai tant veillé que la lampe se meurt
Faute d'huile, soufflons sur sa flamme, ô mon cœur,
Le ciel nous versera sa clarté vague et pure.
Ta couronne de vierge est dans ta chevelure
Comme un bandeau royal qui fait que ton époux
Ne peut pas te parler sans ployer les genoux.
L'autre nuit j'étais là, tout seul près de ma lampe,
Cette étoile là-bas gravissait cette rampe,
Et ce soir ! Et ce soir !... Sous le satin changeant
Qui te vêt d'un tissu de vaporeux argent,
A mes deux bras heureux pèse ta taille pleine.
Viens, la lune se cache et polit le contour
De l'épaule du mont, et l'ombre bleue est pleine
De mystère et d'un grand consentement d'amour !...

VI

LES ÉVÉNEMENTS

3 septembre...

Sept heures, le vent passe, et de fortes effluves
Sortent des celliers frais où s'alignent les cuves.
Quelqu'un près d'un tonneau, dans un flot de jurons,
Se plaint d'avoir les yeux remplis des moucherons
Qu'attirent l'aigre vin et les grappes foulées.
Un peu de brume au loin remonte des vallées...
— Feux d'herbes, toit fumant d'une agreste maison,
Ou première vapeur de la jaune saison.
Les fenêtres sans flamme ont des persiennes d'ombres.
Les seuils des caves seuls ce soir ne sont point sombres,
Et c'est dans les celliers que l'on entend des voix.
Le vieux bourg est désert, et chaque villageois

Semble avoir délaissé sa maison de nuit pleine,
Pour vivre quelque vie étrange et souterraine.
On ne voit même pas les groupes d'amoureux...
Il ne ferait pas bon être trop malheureux,
Car on serait bien seul ce soir, car rien n'existe
Que l'âpre vin nouveau dans ce village triste.

19 septembre... 8 heures...

Le menuisier était dans la cuisine noire
De l'auberge enfumée et se versait à boire.
Il avait un matin appris que l'apprenti
Avec sa femme, sa Rosine, était parti.
Son tablier sentait le bois et la résine,
Il se versait à boire et pensait à Rosine.
D'un doigt que le travail du jour avait souillé,
Il indiquait son jeu de cartes au roulier
Qui s'exclamait, sans voir pâlir le misérable,
En frappant de son poing énorme sur la table :
— « Tu gagnes, les maris trompés gagnent toujours ! »
C'était l'heure flottante où fument les labours ;

Dans le cadre bleui de l'étroite fenêtre,
S'allumait et tremblait, commençant à paraître,
Une étoile d'argent sous un petit rameau.
La sœur du menuisier vint frapper au carreau.
— « Sors. — Pourquoi ? Je suis bien... — Ta femme est
Il repoussa son verre et partit tête nue,
Tandis que le roulier riait en se versant
Du vin nouveau pareil sous la lampe à du sang...
Il l'aperçut du seuil. Une seule bougie
Vacillait aux murs noirs de la salle rougie ;
Leur enfant achevait de souper en frappant
Sa cuillère au rebord de son plat de fer-blanc.
Sa face entre les bras, elle pleurait dans l'ombre ;
Il voyait remuer sa chevelure sombre,
Ses épaules houler sous son corsage clair,
A chaque gros sanglot qui traversait sa chair.
Lorsqu'elle l'entendit elle leva la tête.
Comme un arbre brisé qu'assaille la tempête,
Son visage défait ruisselait. Jusqu'au bord
Ses yeux étaient pleins d'eau qui luisait, et tout l'o
De la flamme y tremblait en gouttes de lumières.
Autour d'eux se rangeaient les choses familières ;

L'enfant les regardait, effrayé, tous les deux,
Tandis qu'au fond du chemin blanc, au ras des cieux,
Énorme, ronde et jaune, en oscillant, la lune
Jaillissait et montait sur la campagne brune !

20 septembre.

Les soldats sont campés à Fontbelle ce soir.
Ils passent maintenant, la musette en sautoir
Qu'un pain gonfle, et leur troupe emplit les vieilles ru
Les jeunes filles, sur les portes accourues,
Frémirent longuement, de la nuque à l'orteil,
Lorsque le régiment entra dans le soleil.
Sous les pampres rougis, les murailles épaisses
Tremblèrent quand gronda le premier rang des caisses,
Et les carreaux collés avec des papiers ronds
Vibrèrent quand soudain chantèrent les clairons.
Un grand colonel blanc regardait aux croisées

Dont il eût pu cueillir les plantes arrosées,
En étendant le bras, du haut de son cheval.
Puis un vent déjà froid, brusquement automnal,
Emporta par delà les châtaigniers antiques
L'odeur des œufs cuisant dans les poêlons rustiques...

30 septembre.

L'air était plein d'appels, ce matin, et de cris.
Des martinets, très haut, scrutaient le ciel plus gris,
D'autres, du vieux clocher aux humbles toits humides,
Allaient, venaient, faisant des visites rapides.
Ils s'en sont tous allés. Vers le milieu du jour,
Des cailles, des ramiers, passa le vol plus lourd.
Un triangle vibrant de grands canards sauvages,
Après eux, fit lever les yeux dans les villages...
Appuyé sur sa bêche, un paysan rêveur
Suit leur vol un moment et reprend son labeur.
Il a lu qu'ils allaient : martinets, hochequeues,
Ramiers, cailles, pluviers, au delà des mers bleues,

Qu'ils avaient d'autres nids aux murs blancs de Tunis ;
Qu'ils pouvaient boire l'eau limpide au goût d'anis
De Trébizonde et d'Ispahan, parmi les roses.
Qu'ils allaient voir monter les soleils grandioses
De l'Asie exhalant des parfums inconnus.
Mais il sait que, postés sur des rocs froids et nus,
Des brigands affamés prélèvent dans l'espace
Un péage de sang à la troupe qui passe.
Il sait que l'aigle guette, et qu'aux faîtes des tours
En ruine depuis des siècles, les vautours,
Devinant l'heure des migrations ailées,
Fondent sur les oiseaux, au-dessus des vallées.
Et les accompagnant du regard, point lointain,
Flottement indécis, décroissant, incertain,
Bon comme Michelet et doux comme Virgile,
Il prie afin qu'ils aient un voyage tranquille.
Et son âme qui suit ces buveurs d'horizon
S'exalte et voudrait fuir les murs de sa prison.
Elle voudrait, semblable aux oiseaux qu'elle envie,
S'en aller, n'être plus qu'une rapide vie
Que berce une aile tiède, et ne sentir plus rien
Que ses plumes frémir au gouffre aérien !

2 octobre.

Personne n'attendait les colchiques, mais eux
Sont venus dans la nuit pleine de frissons bleus.
Ils sont comme campés aux portes du village,
Dans les beaux prés mouillés et contre le barrage.
Des premières maisons on peut les voir ; ils sont
Pareils aux bohémiens qui s'installent en rond
Pour tresser le panier, la corbeille et la cage,
Et qui demeurent quelques jours et puis s'en vont.

4 octobre, 10 heures du soir.

Tout repose ; un mouton rumine en rêve et tousse.
La limpide soirée un peu mouillée est douce.
Le cordonnier travaille à l'humble lueur d'or
De sa lampe et l'auberge est éclairée encor.
Mais, soudain, misérable et ridicule offense
A la nuit de rosée, au champêtre silence,
Un phonographe éclate en lourds nasillements...
Sans doute, ces couplets joyeux étaient charmants,
Alors qu'endimanchés, en de fraîches banlieues,
Les couples les chantaient.

— Chapeaux blancs, robes bleues,
Yeux brillants du vin gris bu sous les liserons
D'un clair estaminet, tout : les beaux horizons,
Les sylvestres odeurs, la jeunesse et la joie,
Les bouches de vingt ans, le grand ciel qui rougeoie,
Tout se mêlait ; ces pauvres mots au bord des bois
Avaient l'émotion que leur donnaient ces voix,
Mais ici, déformés, pesants et métalliques,
Ils n'ont plus rien d'humain. Sous les astres antiques,
Trop de mystère écrase ici le noir coteau,
Le silence est trop pur, et ce n'est guère beau
Ce que l'espoir du gain fit faire à l'aubergiste.
Et pour écouter l'air hésitant, vague et triste
Que crache l'instrument posé sur un dressoir,
Des jeunes gens veillent encore ; eux que le soir
Vit, semblables aux fils de quelque patriarche,
Des bœufs dans le sillon guider la lourde marche.

5 octobre.

Ce pluvieux matin, à la pointe du jour,
Les conscrits rassemblés sur la place du bourg,
Sous les tilleuls roussis dont la dépouille tremble,
En levant leurs chapeaux chantèrent tous ensemble.
Des vieillards les suivaient en portant leur bissac.
Pour aller à la gare ils passèrent le bac.
On sentait, en longeant une châtaigneraie
L'odeur des champignons. Droites, près d'une haie,
Deux filles en cheveux agitaient leur mouchoir,
Et deux conscrits, souvent, s'arrêtaient pour les voir.
Dans le train amarré monta la bande entière,

Et dans chaque wagon, penchés à la portière,
Des groupes entonnaient de rustiques chansons,
Et vers les champs dont ils coupèrent les moissons,
Vers les coteaux dont ils vendangèrent les vignes,
En chantant leurs couplets, ils faisaient de grands sign
Leurs refrains s'envolaient : « Si nous sommes soldats,
Jeunes filles du bourg ne nous oubliez pas,
Marthe, Blanche, Lison, demeurez-nous fidèles !... »
Et dans le vent où s'en allaient des hirondelles,
Sous les nuages gris et le ciel pluvieux,
Ces refrains étaient beaux par ce matin d'adieux.
Ils disaient l'éternelle histoire désolée,
La femme, grande enfant bien vite consolée,
Les craintes de l'absent, les serments effacés,
Et les regrets amers de nos cœurs délaissés.

9 octobre.

Le village assoupi ne se doutait de rien.
Les poules, gravement, méprisaient le vieux chien
Du boucher qui passait, presque paralytique.
Le barbier, sur son seuil, n'ayant pas de pratique,
A l'horloger bossu parlait ; tandis qu'au bord
De l'abreuvoir semblant au couchant rempli d'or
Liquide et miroitant à cause des coulées
De soleil, devisaient des femmes assemblées,
Paraissant tricoter du fil et des rayons.
Quand tout à coup, le vent des Révolutions
Souffla. Comme un héraut, le vieux garde champêtre,
Aux enfants accourus, aux gens à leur fenêtre,

Lut, ayant essuyé ses lunettes d'acier
Et de verre poli, qu'un grand conférencier,
Ce soir, viendrait traiter la chose sociale...
Le village n'ayant ni hall, ni vaste salle,
Sous un hangard en hâte on dressa des tréteaux.
Contre le mur troué s'appuyaient les râteaux,
Les fourches et les faux que l'araignée attache.
Entre les deux quinquets on voyait une hache
De bûcheron, avec son couperet brutal
Qui luisait d'un éclat dur, sinistre et fatal.

L'homme appela le grand conflit futur des classes.....
L'or des riches fondait comme neiges et glaces
Au soleil rayonnant des temps qu'il annonçait.
Tout un monde nouveau du vieux monde naissait.
La Révolution n'était plus cette femme
Exaltant le faubourg soulevé qui l'acclame
Par un soir étouffant, lourd et vermeil d'été,
Cette femme aux bras forts, dont le sein irrité
Comme un beau sein gonflé de fille populaire,

Sort d'un voile en lambeau, palpitant de colère.
Elle était, disait-il, la Révolution,
L'ordre sûr et réglé, l'organisation
Des travailleurs pour la victoire et la conquête.
Pareils aux vieux décors qu'on jette après la fête,
Il dépouillait les bleus et divins paradis
Pour en parer la sombre terre de jadis.
Chacun faisait son œuvre et préparait sa joie...
Il évoquait ces temps. —
Au ciel clair qui rougeoie
Se croisent des milliers d'hirondelles, tissant
Une trame légère au soir, et le croissant
De la lune, effacé, pur et visible à peine,
Brille. Une table est mise au pied noueux d'un chêne.
Et devant le couchant plein de lumière encor
Rêve un couple, et la femme a de grands cheveux d'or,
Gerbe mûre croulant sur ses épaules blanches.
Elle est belle et sourit sous les arceaux des branches,
C'est une paysanne en robe de velours,
En souliers de satin, en aimables atours,
Car on tisse pour tous d'admirables soieries
Plus que les prés en mai, légères et fleuries.

La contrainte chassée a fait l'être charmant,
Confiant, libre, pur ; épanouissement
De l'été radieux après l'hiver du monde !
Fendant le mol éther sans effort, comme une onde,
Dans un gouffre d'azur, navire aérien,
Passe un ballon d'argent... Il ne reste plus rien
Du vieil ordre menteur, et tout est harmonies,
Certitude, beauté, joie et paix infinies !

Comme s'il eût voulu balayer tout cela,
Un vent humide et frais jusqu'au matin souffla.

15 octobre.

Un maçon pour bâtir allant tirer des pierres
A des murs ruinés que cachaient de vieux lierres,
Découvrit au milieu du décombre, à travers
Les ronces qui tombaient comme des rideaux verts,
Les cailloux, les plâtras, que trouait la fougère,
Une porte qu'il mit d'un coup d'épaule à terre.
Telle une eau qu'un barrage arrêtait, le soleil
Inonda brusquement un cabinet vermeil.
Depuis plus de cent ans les vitres étaient closes.
Un miroir décoré d'épis mêlés de roses
Ornait la cheminée, et des rayons de bois

Supportaient des bouquins poussiéreux d'autrefois.
Du plafond qui n'était qu'un pan de lierre sombre
Un seul rameau pendait, s'allant nouer dans l'ombre
A quelque reliure, et, ressortant plus loin,
Nombreux, touffu, formait un rideau dans le coin
Où l'Encyclopédie était toute entassée.
On lisait à travers la toile bien tissée
D'une araignée, un titre en lettres d'or pâli.
Les rats avaient mangé Diderot, aboli
Voltaire et Condorcet ; *la Nouvelle Héloïse*
Pareille à quelque dame en campagne surprise
Par l'orage, n'avait plus un feuillet de sec.
Un cloporte sortait d'un vieux poète grec !
Au milieu de la pièce, une petite table
Sur son tapis fané, d'une soie adorable,
Gardait un verre intact, près d'un verre brisé.
Et c'était tout. Le doux crépuscule irisé
Fouillait de ses clartés les secrets séculaires
Du cabinet ouvert, son ombre et ses mystères,
Et les derniers rayons que rappelait le soir
Effleuraient l'eau d'argent de l'antique miroir.

On porta les bouquins trouvés au presbytère.
Un journal garrotté par un rameau de lierre,
Un journal manuscrit était au milieu d'eux.
Le vieux curé le lut, sous le ciel orageux...
C'était l'histoire simple et tragique d'un homme :
— En dix-sept cent quarante-deux, Jean de Valpome
Quitta sa femme un mois après sa noce. Il dit
Qu'il s'embarquait pour l'Amérique, et se rendit
A Paris, enlevant, aux portes de la ville,
Une rousse aux yeux noirs, la coquette Lucile
Qui tenait magasin de parfums sur le cours.
Violentes ardeurs des coupables amours !
Paris gardait à Jean les pires maux. La belle
Devint en quelques jours inconstante, infidèle.
Un soir il la surprit avec un cavalier,
N'ayant de ses atours gardé qu'un bleu soulier,
Nue, et le corps tout blanc de poudre parfumée,
Soupant au coin du feu, dans la chambre embaumée,
Devant un guéridon chargé d'épais cristaux,
De bouquets, de flacons, de beaux fruits, de gâteaux,
De candélabres étoilés de cires blanches.
Elle s'enfuit... Il se fit prêtre, et sous les branches

De l'asile exhumé par les maçons du bourg
Il raconta sa vie, écrivant chaque jour.
Voici de son journal, au hasard, une page :

« 2 mai 1752.

« Il pleut sur les lilas et les toits du village.
Mais la pluie est légère et j'aperçois l'azur.
Ne trouverai-je donc jamais l'asile sûr?
Je croyais la tempête à tout jamais passée;
Seigneur, ayez pitié de mon âme blessée,
Qu'elle connaisse enfin le silence du port!
Ma femme abandonnée a cru que j'étais mort
En mer, dans un naufrage…
Elle se remarie.
Et c'est moi qui demain dans l'église fleurie
Bénirai l'épousée et son nouvel époux,
Inclinés devant moi, tous les deux, à genoux… »

« 3 mai.

« C'est fini… Nul n'a vu l'émotion du prêtre!

J'entends les violons, de ma pauvre fenêtre,
Dans le parc où la noce est à table, là-bas.
J'entends les violons et je sens les lilas...
Après dix ans je l'ai trouvée épanouie,
Dans l'église, d'un flot de soleil éblouie.
Maintenant, il l'emmène... Elle est à moi!... Pardon,
Je m'oubliais, Seigneur!... O ce bruit de bourdon,
Et ce ménétrier qui pour la noce joue
Avec son instrument contre sa vieille joue!... »

Au seuil des portes.

La vieille Berthille :

« Les nouveaux mariés, revenus d'Italie,
Sont aux Ramiers depuis hier. Dites, Julie,
Votre Prosper, jadis, vous mena-t-il si loin ? »

Julie :

« Moi ? Le jour de ma noce on a rentré le foin,
Car le ciel était noir et préparait l'orage.
Dans le pré plein d'odeurs je quittai mon corsage,
Et malgré tous, couronne en tête et les bras nus,

Je travaillai. Mes beaux souliers furent perdus,
Mais on sauva le foin, et le soir, dans la chambre,
Prosper me dit : « Tu sens les herbes de septembre. »
Et j'avais des brins secs au fil de mes bas blancs...
Le temps passe, voici déjà presque trois ans .. »

La vieille Berthille :

— « Savez-vous que Lucas est mourant à cette heure ?
Il venait autrefois veiller dans la demeure
De mes parents. Je crois qu'il m'aimait. Il était
Timide, et sans parler près de l'âtre, il aidait
Mon père, il épluchait les luisantes châtaignes.
Il m'avait apporté de la ville deux peignes ;
Mais je ne compris pas. Je sais qu'il fut navré.
On comprend rarement d'ailleurs... Tiens, le curé
Sort de chez lui ; bonsoir, je sens que l'ombre est froide. »

Le *Prêtre* porte une petite boîte. Derrière lui, comme la sonnaille d'un mouton perdu, tinte la clochette des sacrements que balance un enfant du hameau. Le vieil abbé a rencontré Paul, un mendiant aussi âgé que lui.

Ils marchent ensemble et Paul répond au curé :

Paul :

« Mais non, monsieur l'abbé, je ne passais point roide,
Et je suis bien heureux de cheminer un peu
Avec vous. Du soir pur le grand mystère bleu
Emplit l'obscur sentier et baigne le village.
Je murmurais des vers tantôt ; car le sauvage,
L'errant, le mendiant, celui qui n'a plus rien
Que sa besace vide et que son pauvre chien,
Sent son âme parfois se gonfler lorsque tombe
Le crépuscule au fond azuré de la combe.
Une étoile scintille et le monde est en paix.
Vous disiez qu'à l'office on ne me voit jamais ?
Certes, je vous admire et sais que votre vie
Est de saints dévoûments et de bonté remplie,
Mais moi que tout a rejeté, brisé, blessé,
— Vous connaissez la triste histoire, et le passé, —
Je n'espère plus rien, et je ne crois plus guère.
Et Dieu n'habite pas l'église au ras de terre,
Il est sur les plateaux où tout est vierge et pur,
Sur les sommets déserts plus proches de l'azur,

Les divines hauteurs de souffles ventilées,
De balsamiques fleurs tremblantes étoilées.
Et, tenez, j'ai surpris à la crête d'un mont
Des rochers à genoux écoutant le sermon
Solennel des grands vents ; je connais des herbages
Perpétuellement inclinés ; de sauvages
Et durs chênes rugueux pleins de trous où les eaux
Séjournent, et qui sont des antiques plateaux,
Les bénitiers glacés que l'oiseau seul visite !...
Mais je crois que je prêche ainsi qu'un vieil ermite ;
Bonne nuit, je viendrai vous demander demain
Un coin où reposer à l'abri du serein... »

Il s'éloigne, et le vieux prêtre pousse la porte du petit presbytère dont le toit fume entre des arbres séculaires et noirs.

Dans le jardin des Ramiers.

La voix de Jacques :

« Rentrons, le soir est frais. Vois la lune rouillée… »

Deux ombres se lèvent d'un banc et vont vers la maison où brille une lampe.

La voix de Suzanne :

« J'ai laissé mon écharpe, elle sera mouillée… »

VII

L'HIVER

La terre aux mois d'hiver est chaste, nue et dure,
Le grand froid bienfaisant la dépouille et l'épure.
Les herbes, en été, les arbres, le soleil,
L'accablent, et quand brûle un midi tout vermeil,
Elle a l'air de suer comme une moissonneuse
Qui, par caprice, aurait dans l'hermine soyeuse
D'un corset trop étroit serré ses doux seins blonds,
Et ses robustes flancs, et qui, sur ses bras ronds,
Et de ses beaux pieds nus jusqu'à sa chevelure,
Aurait jeté, rieuse, une riche fourrure,
Allant ainsi, tandis que dort le moissonneur,
Lier les épis roux dans la vaste chaleur.
Nul hiver ne fut plus que celui-là splendide.

Il fut de diamant et de verre lucide.
Si rien ne rappelait les feuilles du perron,
Dans l'azur vif et net, comme dansant en rond,
Sous les cieux transparents, plus clairs, plus grandioses
Semblaient flotter les lois et les raisons des choses.
Après qu'on a senti de beaux bras en sueur,
Et des cheveux pleins de soleil la forte odeur,
Après qu'on a senti des faix de giroflées,
D'épais buissons sanglants lourds de roses gonflées,
Des blonds muguets de cire et des jasmins, après
Qu'on a bien défailli, lorsque les bois sacrés
Abandonnaient au soir l'ardente charge brune
Des arômes d'été qui montent sous la lune,
Il est bon de tremper notre cœur immortel
Dans un bain froid et pur, tout de glace et de gel.

Malgré la longue pluie et ses rideaux humides
Qui traînent en hiver sur les pays arides,
Malgré le froid pétrifiant sous son cristal
Le jardin dépouillé, luisant et minéral,

Ils ne s'ennuyaient pas.
— La salle illuminée
Était tiède, et tous deux, près de la cheminée
Se regardaient. Leurs souvenirs étaient pareils
A ces muscats tardifs qui demeurent vermeils
Et deviennent très doux et qu'on mange en décembre.
La salle, le jardin aux jours secs, et leur chambre,
Tel était leur étroit domaine, mais tous deux
Avaient le ciel ouvert, infini de leurs yeux,
Et de leurs cœurs épris les immenses richesses.
Lorsque de son chignon elle tordait les tresses,
Devant le haut miroir qui doublait son corps pur,
Pour Jacques, tout l'été s'écroulait dans l'azur.
Il découvrit un jour que ses beaux bras de blonde,
Et sa nuque et le tour de son épaule ronde,
Avaient la douce odeur des blancs muguets mouillés
Quand l'averse d'un soir les a presque effeuillés.
Voyager près du feu, voilà le vrai voyage
Qui ne décevra point l'amoureux et le sage,
Et Christophe Colomb, Pizarre ou Magellan,
Les vieux navigateurs qui dirigeaient l'élan
Aventurier des caravelles vers les terres

De splendeur inconnue et de brûlants mystères,
Eurent peut-être moins de joie en découvrant
Les continents nouveaux, que n'en eut en ouvrant
Les yeux sur sa Suzon plus fraîche qu'une rose,
Jacques dans sa maison à tous les frimas close.
Leur voyage de noce ils le faisaient encor...
Les images venaient en foule : Couchants d'or
Sur ton azur unique, ô Méditerranée,
Antique et noble mer, calme toute l'année,
Harmonieux berceau de joie et de beauté,
Eau civilisatrice où quelque soir d'été,
Sur sa conque d'argent, barque céruléenne,
Apparut le grand corps de l'Anadyomène...
— « Jacques, te souviens-tu de la brune aux yeux bleus
Qui nous servait devant le Rhône, sous les cieux
Qui luisaient à travers le treillis du feuillage ?
La pure immensité n'avait pas un nuage ;
Aux tours d'Arles, dans le soleil, sonnait midi.
Ce vieux mur de l'hôtel, qu'il était attiédi !
Nous y mîmes les mains, et notre bague neuve
Brillait, et nous sentions l'air salubre du fleuve... »
— « Et toi, te souviens-tu de l'orgue magistral

Qu'était ce pin marin aux souffles du mistral?
Il balayait le toit de sa maîtresse branche.
Nous l'entendions du lit, sous la haute nuit blanche
De la poudre d'argent des astres dans l'éther.
Te souviens-tu du soir où la limpide mer
Nous montra sous ses flots, débris d'un vieil empire,
Une dalle de marbre où riait un satyre?... » —
Te souviens-tu de ces midis, de ce soleil...
Et l'hiver se dorait et devenait vermeil!

Ils attendaient le jour au lit.
— Suzanne enceinte
Se levait quand la vitre était de soleil teinte,
Et que Jacques avait allumé le bois mort
Dans l'âtre empli soudain de pétillements d'or.
Ils attendaient le jour. O bras ronds de Suzanne,
Comme vous parfumiez la chambre paysanne !
Ils se serraient dans l'ombre et se parlaient tout bas,
Et dans la tiède nuit, ils ne se voyaient pas.
Le temps passait. Chaque minute était profonde,
Ils auraient pu penser qu'ils étaient seuls au monde.
Puis un pâle rayon hésitait aux carreaux,
Et par degré, le jour faisait que les rideaux

Devenaient transparents. Les bruits naissaient, la plaine
De coqs se répondant sur les murs était pleine.
La couche aux larges draps blanchissait lentement,
Et Jacques épiait le visage charmant
De sa femme sortir en souriant de l'ombre,
Avec ses blonds cheveux, masse indistincte et sombre.
On entendait l'âne brouter aux râteliers,
Et les piétinements des moutons éveillés,
Et le valet tousser, et les luzernes sèches
Que du bout de sa fourche il jetait dans les crèches.
Mais rien n'était plus beau du grand lit matinal,
Que la neige de plume au vallon hivernal.
Lui se levant, disait, tourné vers la croisée :
— « La branche qui pendait au poirier est brisée;
Si tu voyais le puits, si tu voyais le banc,
Tu t'y voudrais asseoir, il est en velours blanc!... »
Puis, poussant le bois sec sur la pierre de l'âtre,
Du bout d'un long sarment, tordu, noueux, rougeâtre,
Qui, vivant, supporta sa charge de raisins,
Il pensait, tout à coup, à ses anciens matins.
Sans crainte, méprisant la bourrasque passée,
Il pensait à Paris, à sa chambre glacée,

Aux réveils en sursaut où l'on sent dans sa chair,
Comme une trahison de l'être le plus cher.
Aux trompes des bateaux, voix de bête inconnue
Qui par le fleuve jaune en nageant est venue.
Aux profonds escaliers encore pleins de nuit,
Où les boîtes à lait résonnent avec bruit,
Aux pieds nus des voisins qui sautent sur les nattes
Des parquets, sourds, pressés, furtifs comme des patt
Il pensait aux couchants de quelque ancien été,
Dévorés d'une ardente et sèche volupté :
Des odeurs de boissons s'échappaient des guinguettes.
Il respirait soudain l'atmosphère des fêtes...
Jacques se souvenait. Et l'orageux amour
Renaissait un moment. Il voyait un soir lourd
De quatorze juillet... c'était une terrasse
Sur une place où l'on dansait... Elle était lasse,
Et ses seins se gonflaient lorsqu'afin de mieux voir
Le vol d'une fusée au tragique ciel noir,
Elle penchait la tête en arrière. Divines,
Des choses pâles à travers des mousselines
Se cachaient vaguement : neiges roses, fraîcheurs,
Bras où la gaze fine ajoute des blancheurs.

Des femmes de trente ans, Junons belles et grasses,
Mangeaient à côté d'eux des sorbets et des glaces.
Les flonflons d'un orchestre enlevaient les valseurs
Sous les arbres remplis de globes de couleurs;
Et la foule, plus loin, houlait joyeuse et noire,
Et l'âme sentait bien qu'hormis danser et boire,
Et trouver un corps moite et qu'on puisse plus tard
Dévêtir près d'un lit tout brûlant, au hasard,
Rien n'existait que le plaisir et la montée
Des désirs sous la nuit d'astres diamantée !
Tandis qu'ici, c'était la joie et la douceur
De la vie et la paix, et l'ordre et le bonheur !

Ce dimanche d'hiver, il était bientôt l'heure
Du repas de midi. La rustique demeure,
Au soleil presque chaud, offrait de deux côtés
Ses murs tous craquelés par d'antiques étés,
Des orages passés, des vents et des gelées.
Sur le large horizon d'un pays de vallées,
Les deux autres côtés donnaient, couverts toujours
D'un faix de lierres noirs et de plus en plus lourds.
Suzanne regardait par la vitre luisante,
Et Jacques revenant par le chemin en pente,
Rentrait en ramenant Marthe, sa belle-sœur,
Rose d'avoir couru trop vite, et dont le cœur,
Battant à coups plus forts, gonflait, sous le ramage

D'un châle, ses deux seins naissants dans son corsage...
Sur la table, un bouquet de mimosas poudreux,
Éclairant les couverts, paraissait lumineux,
Et le soleil d'hiver, un soleil de dimanche,
Mettait sa nappe d'or sur la nappe plus blanche.
Suzanne était assise au fond du grand fauteuil.
Le repas achevé, quelqu'un frappa, du seuil.
Et Suzanne et sa sœur qui brodaient la layette,
En entendant des pas relevèrent la tête...
Paul entra, souleva son antique chapeau
De mendiant. Si vieux qu'il en devenait beau,
C'était un feutre informe aux ailes rabattues,
Jaune comme le sont les ramures battues
Par le vent d'équinoxe en automne. Le chien
Derrière lui marchait humble et maigre gardien
Au poil usé, du ton roussi de la coiffure,
Et de la veste sans accrocs ni déchirure
Dont, pour se préserver contre la saison, Paul
De quelque peau de lièvre avait garni le col.
Sa barbe se mêlait à la fauve fourrure,
Et ses yeux étaient bleus du bleu clair d'une eau pure.
— « Jacques, dit-il en souriant, que le bon Dieu

Vous garde s'il n'est pas trop vieux et s'il le peut.
J'ai trouvé l'autre jour du fin cristal de roche,
Et je l'ai, dur glaçon, dans le fond de ma poche. »
Il sortit et leva le beau prisme au soleil,
En murmurant : « Jadis j'en avais le pareil ;
Cela fait bien sur des papiers ou sur un livre,
C'est plus pur que la neige et plus pur que le givre,
C'est les larmes d'argent de la terre, et je crois
Que si dans un creuset on mettait : rayons froids
Des étoiles, pâleurs de l'antique nuit brune,
Perles de la rosée et nacres de la lune,
Ce que l'on obtiendrait, ce serait ce cristal
Taillé, limpide, régulier et virginal ! »
Jacques fut étonné qu'un vagabond rustique
Sût voir du monde obscur la face poétique,
Et dire avec des mots simples et naturels
Ce qu'il a pu saisir des secrets éternels.
Au vieux devenu grave, il offrit près de l'âtre
De la viande et du pain. Le rude chien du pâtre,
Embroussaillé, hargneux, à reculons gagna
Le dessous de la table et longtemps y grogna,
Sa conscience obscure, impitoyable et pure,

Ne sachant s'expliquer comment cette toiture,
Le fauteuil de son maître et toute la maison
Pouvaient à ce marcheur tendu vers l'horizon,
N'ayant dans l'univers rien que sa solitude,
Donner un seul instant leur chaude certitude !
Le pauvre autour de lui regardait. Les chaudrons
De cuivre, bien fourbis luisaient, leurs ventres ronds
Attestaient leur vieillesse au nombre de leurs bosses.
D'épais cristaux, donnés à Jacques pour ses noces,
Retenaient les rayons du soleil hésitant,
Rouge au bord du coteau, comme un grand roc ardent
Prêt de rouler au fond des ravines champêtres.
On voyait l'horizon de deux larges fenêtres,
L'horizon plein de soir, où rôdait un corbeau.
Paul se leva cherchant son antique chapeau,
Et tendant ses deux mains à la flamme bleuâtre,
Pour emporter un peu de la tiédeur de l'âtre,
Il s'en alla, disant : « Jacques, j'eus comme vous
Une vieille maison où l'hiver était doux ;
Je ne l'ai plus. J'avais une femme adorée,
Elle était blanche, mince et rieuse et dorée,
Elle est partie avec un autre. J'avais tout :

Une treille à mon seuil qui mûrissait en août,
J'avais quelques amis, avec eux sous ma treille,
Je soupais au couchant lorsque rentrait l'abeille,
J'avais des lits, du vin, à présent j'ai ce chien,
Ma besace et la route... et cela ne fait rien !... »

Ils restèrent pensifs, comprenant que la vie
Impitoyable, obscure et terrible, dévie,
Nous entraînant parfois comme feuilles au vent.
Il suffit de bien peu pour perdre pied, souvent.
Ce mendiant dont nul ne connaissait l'histoire
Les troublait tous. La nuit tombait, glacée et noire,
Jacques jeta du bois, des sarments secs au feu,
Et vint près de Suzanne en son grand fauteuil bleu.
Pensif, il prit la main de sa femme dans l'ombre,
Et la baisa... La cheminée énorme et sombre
S'illumina, tous les sarments flambant soudain,
Et Marthe, à ce baiser de Jacques sur la main
De sa sœur, apparut rougissante et dorée
Dans l'embrasement vif de la salle éclairée !

VIII

LE BERCEAU

Plus que les marronniers et leurs grappes de fleurs
Plus que le tiède vent tout pénétré d'odeurs,
Les filles dont on voit la nuque un peu plus nue
Annoncent des beaux jours la saison revenue.
Sentant tout le printemps comme un souffle passer
Au milieu de la nuit, plus d'une a repoussé
La chaude couverture en bonne laine brune
Vers ses pieds, sans ouvrir, au calme clair de lune
Dont les murs de la chambre étaient tendus, ses yeux
Clos sur la ronde d'or des songes amoureux.
Elles ont plus longtemps souri devant leur glace.
Le vieux jardin public de la petite place
N'a pas assez de bancs pour leurs couples, ce soir.

Elles vont, elles rient, partout on peut en voir
Sur le mail et le long du chemin, vers la gare,
Où muets dans un coin, lorsque le train démarre,
Les tristes voyageurs regrettent de partir.
— « Rapides passagers, pourquoi, pourquoi nous fuir,
Semblent-elles leur dire, ici la vie est belle,
Et chacune de nous est blanche et demoiselle.
Si nos pères voulaient vous donner notre main,
On joncherait le seuil de l'église, demain,
De frais lilas frisés et de ramure verte.
Notre lit est tout près de la fenêtre ouverte;
Arrêtez-vous ici, devenez nos maris,
Nos tabliers sont clairs et nos corsets fleuris,
Nous savons préparer des gâteaux pour les fêtes,
Chanter de grand matin comme les alouettes,
Laver les linges bleus et soigner la maison.
La fraise au bois joli va rougir le gazon,
Nous irons la cueillir, et nos bottines blanches
Ainsi que des pigeons sauteront sous les branches.
Comme les chasselas d'ambre et les muscats noirs
Que nourrissent la pluie et le sang des beaux soirs,
Le lait pur de la lune et les perles lucides

De la rosée et l'or des grands midis torrides,
Sensibles et cachés ont mûri nos trésors.
Chaque saison polit et modela nos corps.
Nos seins, l'autre printemps, n'étaient que des promesses
Nous serrions nos cheveux en innocentes tresses,
Et voyez maintenant nos corsages gonflés,
Et nos chignons tordus, odorants, ondulés.
Nul ne reverra plus nos jambes d'écolières,
Et nos bas sans un pli, nos bas blancs de rosières.
Nous sommes l'inconnu, le désir, l'infini,
La certitude heureuse et la chaleur du nid...
Qu'espérez-vous trouver au bout de ce voyage ?
Tout le bonheur du monde est ce soir au village. »

Tout le bonheur du monde est aux Ramiers, ce soir.
La nuit vient, le jardin lentement se fait noir.
Jacques est près du lit où Suzanne est couchée.
Il tient la longue main douce de l'accouchée ;
Et près du grand lit blanc, un tout petit berceau
Fait songer à l'esquif léger près du vaisseau

Immense, calme et lourd sous la lune marine.
La fenêtre est ouverte à cette nuit divine.
Jacques ne parle pas puisqu'on l'a défendu.
Il caresse la main et le tiède bras nu...
Inondant brusquement les branches du platane,
La lune fait briller les yeux bleus de Suzanne.
Ils se voient, ils sourient. Le perron des Ramiers
Est plein de roses, le verger plein de pommiers,
De beaux arbres en fleurs sous les belles étoiles.
Sous un amas neigeux de dentelles, de voiles,
De mousselines, de rubans et de satins,
Leur fils, sans doute, dort; on ne voit que ses mains.
Il balbutie, il rêve, ils l'écoutent... mystère !
Ah, comme il est perdu, petit et solitaire,
Et comme leur amour l'entoure, à peine éclos !...

Le ciel suave et pur bénit le vieil enclos.

IX

LES MIROIRS DE SUZANNE

Jacques qui revenait de visiter la terre,
Pour la première fois trouva la jeune mère
Assise avec son fils au creux de ses genoux.
C'était la fin de mai. Le ciel bleu, pâle et doux
Coulait, limpide et clair, au-dessus des campagnes.
Le monde renaissait; les antiques montagnes
Semblaient, sous les rameaux parés et lourds d'odeurs,
Des amoncellements, des corbeilles de fleurs.
Malgré tant de rayons, tant de tiédeurs naissantes,
L'âtre brillait encor de bûches d'or flambantes,
Et dans son grand fauteuil, au milieu du soleil,
Suzanne à son enfant tendait un sein vermeil.
— « Qu'il est joli, qu'il est petit dans sa chemise !

Disait-elle à mi-voix ; sa chevelure frise,
Et jusqu'à ses genoux, son mignon pied tremblant
Tiendrait dans le calice ouvert d'un beau lys blanc.
De trois feuilles de rose on ferait pour sa tête
Un chaperon. Il est petit. Une fossette
Creuse son coude. Il est joli... Bois, mon trésor,
Bois à mon sein gonflé comme un pesant fruit d'or ! »
Émû, Jacques, du seuil admirait cette scène.
De sa main qu'azurait une adorable veine,
Suzanne pour l'enfant pressait le globe pur,
Veiné comme la main d'une vrille d'azur.
Les saintes lois du monde, harmonieuse troupe,
Flottaient dans la lumière autour du divin groupe.
C'était la vie entière à son commencement.
L'homme grave écoutait le doux gazouillement,
Et regardait l'épouse attentive, attendrie,
Dans sa forte jeunesse, embellie et fleurie.
Les temps recommençaient. Comme un couple de Dieux
Ils avaient de leur sang créé l'être joyeux,
Fait surgir un bourgeon à l'arbre de la race.
Tous trois se reflétaient dans une haute glace ;
Le tulle des rideaux adoucissait le jour ;

Un puissant cerisier frôlait d'un rameau lourd
La vitre close à l'air de cette matinée.
Le feu brûlait à peine, et Suzanne inclinée
Eut un grand cri d'amour : « Jacques, Jacques, viens, vois,
L'enfant a regardé pour la première fois,
Et c'est moi qu'il a vue ! oh viens, dans sa prunelle,
Ainsi qu'en un miroir je suis petite et belle.
Il veut sourire, il me connaît, Jacques viens voir
Ta petite Suzon au fond de son œil noir ! »
En effet, dans son œil, goutte humide et luisante
D'une eau mystérieuse, éblouie et vivante,
Le visage charmant de la mère flottait.
Le regard vierge et clair de son fils s'arrêtait
Pour la première fois sur elle. Une secrète
Correspondance, de ses yeux de violette
Aux yeux de diamant, enfin s'établissait.
Jacques vers le miracle, étonné, s'avançait.
Il se mit à genoux sur la robe traînante,
Et lorsqu'une heure après, sa mère souriante,
Entra, laissant la porte ouverte à la saison,
Et portant un bouquet de roses à Suzon,
Elle les vit tous deux, épiant un sourire,

S'extasiant sans fin sur un pied qui s'étire,
Sur un cri plus humain à ses lèvres surpris,
Ou sur ses ongles gros comme des grains de riz.
Et c'était beau cela : l'aïeule rassurée,
Heureuse maintenant sur la porte azurée,
Des roses en bouton dans ses bras. C'était beau
Ce soleil qui dorait ce paisible tableau :
Suzanne de profil, enfantine et coiffée
De ses cheveux tordus et souples, dégrafée,
Et n'ayant pas encor dans son corsage bleu
Caché son pur sein rond qui palpitait un peu.
A l'infini, dehors, c'était mai. Chaque branche
Était une guirlande et la haie était blanche,
Et les sentiers roulaient, pareils à des torrents,
Des flots de tiède azur et des parfums errants.
C'était mai jusqu'au ciel. Des milliers de clochettes
Annonçaient le retour des printanières fêtes.
Un hymne végétal célébrait le matin ;
Les liserons devaient tinter au fût du pin,
Temple sonore au large toit, mais nous ne sommes
Pas assez purs pour tout comprendre, car les hommes
Avec leur sens épais sont encore pareils

Aux sourds qui savent bien que les cieux sont vermeils,
Que c'est Pâques et voient le sonneur qui s'approche,
Mais n'entendent jamais les chansons de la cloche.

X

LES DRAPS EMBAUMENT...

Un matin de juillet, sous le sureau criblé
De soleil, et de grappes noires étoilé,
Dans leur fauteuil d'osier, devant la table verte
D'une nappe à carreaux bleus et blancs recouverte,
Suzanne et son mari buvaient un lait crémeux,
Aromatique et tiède encore, et tous les deux
Sortaient du bain, et la coquille ensoleillée
Du chignon de Suzanne était encor mouillée,
Et ses bras, que montrait son peignoir rose à pois,
Semblaient frais comme une eau perdue au fond d'un bois
A minuit, sous un rai de lune printanière.
Une abeille assiégeait le sucre; la lumière
Au damier de la nappe, et sur tous les carreaux,

Jetait des pièces d'or à travers les rameaux,
Comme un joueur heureux et riche un soir d'ivresse.
Il flottait dans l'azur une ardente allégresse;
Tout était bleu : le ciel entre les peupliers
Aux miroitantes frondaisons, les espaliers,
Les prunes, l'ombre, l'eau tranquille et les fumées
Qui s'élevaient des toits au-dessus des ramées,
Et le matin chantait, ménétrier divin,
La Symphonie en bleu du bonheur, dans un pin
Écailleux, ocellé d'azur, savant, sylvestre,
Et sonore à lui seul comme tout un orchestre...
Dans un vaisseau de verre épais, bas et carré
Ainsi qu'une corbeille, un gros bouquet serré
De roses s'exaltait dans les belles lumières.
Les roses-thé, les ardentes roses-trémières,
Les roses qui ne sont que mousse et boutons durs,
Les roses roses qui ne sont que parfums purs,
Simplicité, fraîches couleurs à peine écloses,
Et qui parmi les fleurs semblent des femmes roses,
Toutes, dans le bassin de cristal irisé,
Embaumaient et brillaient au soleil tamisé
Par les rameaux légers de l'arbre, sur la table...

Sans qu'on l'eût entendu, souriant, vieux, aimable,
Le facteur dans l'allée, au milieu du jardin
Apportait une lettre. Il mâchait du jasmin
Dont la fleur étoilait sa moustache. Sa blouse
Roide et bleue éclatait sur la verte pelouse.
Il s'approcha, fit un salut de vieux soldat,
Parla de la chaleur, but un coup, demanda
Des nouvelles, reçut de Suzanne commandes
De laines et de fil, et, pour deux plates-bandes
Un peu sèches, donna de précieux conseils,
Puis partit, toujours droit, sous les arbres vermeils.
Jacques tendit la lettre à Suzanne dorée
Par un flot de soleil. Dans la même soirée,
Laurent, un vieil ami que l'on n'attendait pas,
Arrivait, seul, trahi, déçu, malade et las.
Il souffrait d'un départ et pleurait une femme.
Au théâtre, il avait vu rire de son drame,
Il demandait asile, ici, pour quelques jours...
O gloire, bruit, fumée, aventureux amours

Quand le soleil tomba dans le vallon, derrière
Les coteaux empourprés d'une riche lumière,
Pour le repas du soir, au milieu du jardin,
La table était dressée au pied du large pin.
Les roses du matin embaumaient la corbeille
Du pain, les plats, la fraîche et luisante bouteille.
Laurent était assis près de Marthe, la sœur
De Suzanne, et goûtait malgré tout, la douceur
Du beau soir murmurant au-dessous des branchages.
Marthe et Suzanne avaient de transparents corsages,
Le jardinier au loin arrosait les fraisiers,
Des parfums vanillés rôdaient sur les rosiers,
Et Laurent, élégant à la mode des villes,

Avec ses longs cheveux, dans les rameaux tranquilles
Du pin vit clignoter un astre, un autre encor,
Et la lune monter, ronde comme un nid d'or.
Il se sentait repris par la beauté du monde,
Il espérait encor. Dans son âme profonde,
Tout se mêlait : désirs, regrets, souvenirs fous,
Rêves nouveaux de jours plus calmes et plus doux,
Cet agreste repas, cette vaste nuit brune,
Ces visages amis et ce pur clair de lune.
Sous la table, son pied par hasard rencontra
Un soulier de satin que Marthe retira.
Le pin illuminé d'étoiles scintillantes,
Solennel, se gonflait de musiques savantes;
Puis Suzanne et sa sœur rentrèrent se coucher,
Et Laurent dans les champs voulut encor marcher.

— « Il n'est rien, disait-il, rien qui ne se corrompe.
Le bon vin que tu mis dans ta cave te trompe
Et s'aigrit ; le lait tourne, et ce fruit sain et dur
Jette-le, car sa chair nourrit un ver impur.
Tout n'est que trahisons, Jacques, tu l'as connue,
Avec ses yeux d'enfant et sa tête ingénue.
Si tu savais, mon pauvre ami, ce que ce bleu
Et ce rose et ce blanc cachaient d'immonde feu !
Si tu savais ! Elle mentait. Tiens, si sa mère
Me disait qu'elle est morte et qu'on l'a mise en terre,
Je ne la croirais pas, et cela cacherait
Quelque mensonge encore et ne serait pas vrai... »
— Jacques pensait à lui devant ce flux de haine
Qui traînait tant d'amour. C'était l'histoire humaine,
Le vieux duel sans trêve où toute la beauté
De la femme, et sa grâce et l'infidélité
De ses serments, son cœur léger, ses jeunes charmes,
Contre l'homme à genoux sont de terribles armes.
Laurent, amer, parlait, continuait toujours,
Et de même qu'il faut pour troubler tout le cours
De la rivière un peu de rouge et grasse argile,
Il suffit d'un regret pour que le cœur distille

Un fiel intarissable et noir, et dans ce fiel
Laurent trempait le monde et la vie et le ciel.
Il était las de tout comme un homme après boire.
Il avait fait des vers et n'avait pas la gloire,
L'Amour le trahissait; il ne lui restait rien.
Jacques le consolait.
— Au gouffre aérien,
La lune, qui semblait par quelqu'un retenue
Derrière le coteau, jaillissait. Une nue
De plume blanchissait sous sa molle clarté.
Une étoile filait, rayant la nuit d'été,
Et Jacques à Laurent disait : « Goûte cette heure,
Et rebâtis un nid dans ta vieille demeure.
La gloire ? Je l'ai vue au fond des carrefours,
Je l'ai vue au convoi d'un mort, le long des cours
Où claquaient des drapeaux au vent. Oui, je l'ai vue
D'abord populacière et la gorge mi-nue,
Applaudissant aux mots sonores du discours
D'un tribun qui brassait la haine des faubourgs.
Ayant d'un crêpe noir ceint sa divine tête,
Je l'ai vue au convoi d'un illustre poète,
Et je l'ai vue encore au ciel transfiguré

Avec ses ailes d'or et son grand front lauré.
Elle suivait des rois, des chefs de vieilles races.
Comme un torrent d'argent, sous leurs belles cuirasses,
Des cavaliers passaient, escortant, sabre au clair,
Un landau de gala luisant et découvert.
Roidis, des généraux galopaient aux portières;
Les ordres et les croix brillaient dans les lumières,
Et les chevaux, sentant son odeur au soleil,
Se cabraient dans le jour ruisselant et vermeil.
Coupe toi-même un brin de ce laurier qui penche
Ses rameaux sur le puits, laisse la lune blanche
Argenter ton habit, et marche sous la nuit,
Entre les rangs pressés des arbres dont le bruit
De feuilles est pareil à ces rumeurs marines
Que fait la foule autour des royales berlines.
Regagne ta maison antique, le vieux nid
De ta race, et dis-toi, devant tout l'infini
Du ciel nocturne où monte une étoile lointaine,
Qu'il vaut mieux s'arrêter au bord d'une fontaine,
Qu'il vaut mieux respirer une rose et s'asseoir
Sous un arbre que touche et qu'endort un beau soir,
Que de passer dans un grand vent qui nous apporte

Les relents de l'étable et des chevaux d'escorte !
Quant à l'amour, des vers de toi, pleins de douleur,
Disent, écoute-les, le secret de l'erreur :

« Je te scrute et je deviens pâle,
O mon amour, gouffre d'émoi.
Le centaure aime la cavale,
Et tu n'es pas digne de moi.

« Ma mère ne t'a point choisie,
Tu n'es pas ma femme, vraiment ;
Quand finira ta fantaisie,
Blanche ennemie, ô doux tourment ?

« Mon cœur gardait des fleurs écloses,
J'en ai paré ton front, ce mur
D'ivoire, en sachant que mes roses,
Tu les jetteras, j'en suis sûr.

« Mais, ce soir je songe, prends garde,
A l'enfant en corsage bleu,
Qui, pure, trouve que je tarde
A venir, et que j'aime un peu !... »

« Te voici maintenant. L'enfant au bleu corsage
A vingt ans, elle est grande, elle est timide et sage ;
Va, dans ses yeux aussi tu verras l'infini,
Et sa petite main est tiède comme un nid.
Reste ici, les lauriers poussent en pleine terre,
Et le poète est grand lorsqu'il vit solitaire,
Et qu'il chante pour lui, pareil aux rossignols.
Je sais un vieux jardin, jaune de tournesols,
Autour d'une maison qui n'a qu'un seul étage,
Deux grands rosiers grimpent aux murs, un pin l'ombra
Ce coin du monde est clair ainsi qu'une oasis,
Et quand vient la saison aimable des iris,
C'est entre des iris, que chante sa fontaine.
Sa chanson murmurée est de promesses pleine,
A qui saurait l'entendre elle dirait tout bas :
Cherches-tu le bonheur ? Derrière ces lilas

Dont chaque feuille luit, dont chaque grappe frise,
Est la chambre fermée où dort encor Denise.
Elle va s'éveiller, et ses jeunes bras blancs
Vont pousser les volets sur les bosquets tremblants.
Ce sera des parfums et des couleurs, la fête.
Le soleil ira droit à la couche défaite,
Et son plus beau rayon sur les draps étendu
Remplacera la vierge au lourd chignon tordu
Encore un peu mouillé, qui boit à sa croisée
Un lait sentant le thym, l'herbage et la rosée.
Sa main qui tient la tasse au soleil est en or.
Les vierges, le matin, sont plus vierges encor
Dans la virginité frissonnante de l'aube.
Tes vers ne mentaient point. Fraîche et bleue est sa robe
Du massif de lilas sortent deux papillons;
L'alouette et l'amour chérissent les sillons,
Le silence joyeux des pures matinées,
Entre, ce toit luisant garde tes destinées... »
La vaste nuit vivait autour des deux amis...
La lune éblouissait les vieux toits endormis,
Et glaçait d'argent bleu les mousses sur les tuiles.
Les innombrables bruits que font les soirs tranquilles

Montaient : grillons perdus, insectes bourdonnants,
Ruissellement des eaux, feuillages frissonnants,
Vergers mûrs aspirant par toutes leurs ramées
Les brises qu'ils renvoient tièdes et parfumées ;
Les voix, toutes les voix du silence chantaient,
Et Jacques et Laurent en marchant écoutaient.
C'était l'instant féerique où dans le thym les lièvres
Sautent sur les sommets ; le moment où les chèvres
De leurs grands yeux levés par les trous noirs du mur
Fixent éperdument la lune dans l'azur.
L'instant où dans leurs lits les filles du village
La tête sur leurs bras pensent au blanc corsage
Qu'elles étrenneront un dimanche prochain.
Belle heure de velours ! Dans une chambre, un sein
Sort de ses voiles clairs et chaste et rond s'élève.
Rose murmure un nom et sourit à son rêve ;
Le pied nu de Clarisse est dans des rayons bleus ;
Marthe a vingt ans et Lize seize, et toutes deux
Leurs cheveux emmêlés songent et Valentine
Aux beaux bras dort paisible, élancée et mutine,
Et l'étoile du soir, sous les muscats mouillés,
Éblouit ses carreaux par des vapeurs brouillés.

C'était l'heure d'argent, pure et mélancolique,
Où l'âme sent plus fort son esclavage antique,
Et voudrait pour voler vers le ciel pâle et clair
Briser la misérable et triste et lourde chair.
Seule, fanal perdu, dans la vallée entière,
D'une lampe, brillait la petite lumière.
Et tous deux en marchant la regardaient briller.
Un frisson de vent chaud la faisait vaciller,
Et Jacques et Laurent alors dans la croisée
Virent, ô vaste nuit de lune et de rosée,
Une forme passer, un beau corps ingénu,
Long et blanc, mince, pur, chaste, lointain et nu,
Qui, brusque, disparut, quand la lampe soufflée,
S'effaça la fenêtre au fond de la vallée.
Ce n'était presque rien… le temps d'ouvrir les yeux,
De les fermer, tout fut sombre et silencieux.
Mais la nuit, ô profonde et divine magie,
Fut soudain parfumée, éblouie, élargie !
Ce n'était rien… Mais c'était toute la Beauté,
Qui gonflait leurs deux cœurs et le grand ciel d'été,
Et les rameaux touffus des rêveuses charmilles…
De quoi Dieu pétrit-il le corps des jeunes filles ?

Laurent ne put dormir, lui qui cherchait l'oubli.
La lune éblouissait le miroir et le lit,
Et redorait les coins de cuivre au bois antique
De la commode lourde et de forme rustique,
Elle était aux carreaux comme un visage d'or,
Sous les rameaux qu'elle éclairait. Laurent encor,
Pareil à ces moutons qui ruminent dans l'ombre
De l'étable où la nuit est plus chaude et plus sombre,
L'herbage tendre qu'ils broutèrent au soleil,
Au bord des ruisseaux clairs, sous le couchant vermeil,
Laurent mâchait des souvenirs : Une maîtresse
Qu'il aimait plus que tout l'avait trahi... Sa tresse
Lorsqu'elle la nattait en riant pour la nuit,

Comme il en respirait le parfum, aujourd'hui !
Et son corps souple au fond du miroir, lac tranquille
Reflétant une nymphe en toilette de ville
Dépouillant ses rubans, ses volants, ses atours !
Et la lettre trouvée et qu'il voyait toujours,
Avec sa tache au coin du papier, et ses larmes,
Ses mensonges, son âme fausse et ses doux charmes,
Tout cela repassait sans fin devant ses yeux.
Il pensait à sa pièce, à ce soir odieux
Où la foule qui comme un enfant s'extasie
Et s'irrite, hua, siffla sa poésie,
Et rejeta son nom risible et déchiré.
Il évoquait l'actrice au visage carré,
Robuste, bestial, divin, dur et sauvage
Qui récitait ses vers en mettant son corsage,
Quand il allait la voir dans sa riche maison.
Elle était née au bord du Volga. Sa toison
Courte et bouclée était fauve et pâle; les manches
De son peignoir montraient jusqu'aux épaules blanches,
Jusqu'aux aisselles, ses beaux bras nerveux et nus,
Toujours glacés, ses bras d'or roux un peu velus
Lorsqu'elle les tendait vers les roses bougies.

Elle semblait avoir animé des orgies
De grands-ducs, bu des vins illustres projetant
Les bouchons qui faisaient tinter le verre ardent
Des lustres et parfois cassaient des girandoles.
Avait-elle connu les fêtes des nuits folles ?
Ses pieds chaussés de soie avaient-ils trébuché
Contre un prince ivre-mort sous la table couché ?
Avait-elle écrasé sa poitrine gonflée
A la tunique rouge et de croix étoilée
D'un vieux soldat, dans un salon trop éclairé,
Tandis qu'on fusillait tout un peuple égaré,
Devant les hauts palais, les sénats, les fabriques
Qu'éclairaient brusquement des lueurs électriques ?

Étendu dans son lit ainsi qu'un matelot
Dans sa barque, il voyait la lune et son halo
Qui changeait l'azur pâle en nacre vaporeuse,
Et la blanche nuée en neige lumineuse.
L'astre pur le calmait. Le sommeil consentit
A venir, et Laurent, confusément, sentit
Qu'il abandonnait tout, qu'il partait vers le rêve,
Laissant le jour passé comme on laisse une grève.
Et les draps embaumant la lavande, et l'odeur
De la nuit de velours, et la belle pâleur
De la lune de perle et la paix infinie
Des champs, tout s'unissait en une symphonie
Qui montait de la terre et rayonnait du ciel,
L'emportant doucement, presque immatériel.

XI

LA FAUX CONTRE LA MARGELLE

Quelquefois, en été, l'on se couche dans l'ombre
Et la fenêtre ouverte au ciel nocturne et sombre
Qu'à l'horizon déchire un éclair violet.
Nul souffle ne balance une corde au volet,
Rien. Il fait moite et lourd. La fièvre est à la ville.
Pleuvra-t-il donc jamais ? Le monde est immobile.
Nuages des soirs frais ne reviendrez-vous pas ?
Nous étouffons, et dans nos lits nous sommes las.
Nous aspirons aux nuits divines de septembre.
Il semble qu'on ait fait du feu sous notre chambre,
Et tant d'odeurs, tant de chaleurs confusément
Rôdent autour de nos rideaux, que, par moment,
On dirait qu'un troupeau de femmes, grasses, nues,

Et dénouant leurs chevelures, sont venues
Silencieusement s'asseoir dans le fauteuil,
Sur le tapis, la table et la pierre du seuil !
Et nous nous endormons troublés, brisés... L'aurore
Nous éveille bientôt et c'est un jour encore,
Mais non plus comme hier un jour fiévreux. Tandis
Que nous rêvions, sur les grands arbres reverdis
Il a plu doucement, et la petite pluie
Que le soleil levant sur les feuilles essuie
A tué l'été lourd ; c'est fini, son corps blond
Va se décomposer dans le creux d'un vallon,
Sous le branchage épars d'un chêne qui rougeoie ;
On respire, et l'automne est un printemps, ô joie... !

C'est ainsi qu'un matin Laurent fut ébloui
Par l'aube et qu'il sentit confusément qu'en lui
L'orage intérieur, amassé goutte à goutte,
Balayant sa douleur avait crevé sans doute,
Car il sentait son cœur libre, fort et joyeux.
Le cœur de l'homme est un creuset mystérieux
Où bout le sang, où s'élabore une alchimie
Magique, quand la chair pesante est endormie.
Et Laurent repoussa ses volets sur le jour.
Son regard absorba l'aurore avec amour.
Une virginité tombait du grand ciel rose,
On devinait devant l'azur que quelque chose
Recommençait, ô netteté des beaux matins !

Et comme les ramiers envolés des vieux pins,
Des toits luisants, des cours et des rondes margelles,
L'âme montait dans les clartés torrentielles.
Il plongea son visage en un vase plein d'eau,
Et ruisselant, sans l'essuyer, sous un arceau
Formé par un laurier et par un bras de treille
Aux raisins lumineux qu'obsédait une abeille,
Pour la première fois il écrivit des vers
Immenses, aérés, tremblants de rameaux verts,
Ventilés, libres, saints, emplis de grandes ondes,
Et rhythmés largement selon des lois profondes.

Sous le pin ocellé du plus limpide azur
Où tous, chaque matin déjeunaient du lait pur
Qui, crémeux, emplissait un grand pot de faïence
Dont des bleuets vernis ornaient la belle panse,
Laurent, qui descendait joyeux vers le jardin,
Ne trouva que son lait servi contre le pin.
La servante passait, il l'arrêta...
— Stéphane
Était malade. Jacques, sa mère et Suzanne
Veillaient depuis minuit à son chevet. Laurent
Sans toucher à son bol disparut en courant.
Puis arriva le vieux médecin. Une branche
D'osier vert qui couvrait sa grosse jument blanche

La défendait des taons et des mouches. — Et puis,
Un grand cri déchira le matin... Près du puits,
Le jardinier avait laissé sa faux luisante...

Nature, à nos départs toujours indifférente,
On sait ce que tu fais de tous nos pauvres morts.
Et ce que tu feras quand tu prendras nos corps.
Tu te tais. Ton ciel bleu brille sur tes ramures,
Et tes bois sous le vent s'emplissent de murmures.
Un pâtre qui revient chante dans le sentier.
Les abricots sont mûrs au vieil abricotier.
Tu te tais. La poussière antique des ancêtres,
Quand, le soir, nos volets claquent à nos fenêtres,
Entre dans nos maisons. Nous savons, ô tombeau,
Ce que tu fais de nous, de l'enfant tendre et beau.
Tu te tais. Tu n'as point envers nous de colère.
Nous passons... dans un champ moutonne un peu de
Qu'adombre un noir cyprès contre un mur ancien,
Et ce moutonnement d'argile, ce n'est rien,
Mais plus que tes grands monts chargés de glace aride

Nous émeut à nos pieds cette petite ride.
O nature, on connaît les creusets où tu fonds
Les membres las, les corps divins, les yeux profonds,
Mais en nous dépouillant, tu laisses fuir, ò tombe,
L'âme, de l'infini, radieuse colombe,
Et Dieu, pour tes travaux obscurs qu'il accepta,
T'abandonne un cœur lourd que lui-même arrêta !...

Les graves paysans de la belle vallée
Vinrent tous, recueillis, se ranger dans l'allée,
Et lorsque le cercueil sortit, leurs grands chapeaux
Flottèrent comme un vol brusque et noir de corbeaux.
Dans la maison, on entendait pleurer Suzanne...
Une feuille tomba, sèche, du vieux platane.
Jacques et le meunier parurent, le front nu.
A travers les chemins dont chaque arbre est connu,
Longeant les prés fauchés, les champs des patrimoines,
Entre les pailles d'or, les dernières avoines,
L'enterrement gagna le coteau plein de croix,
Et gravit lentement les sentiers plus étroits.

Le convoi déboucha devant l'antique église.
Le lierre avait caché la croix de pierre grise
Et mis de noirs rideaux au porche dévasté.
Les cieux étaient couverts et noirs d'un seul côté,
Et c'était grand ce ciel avec sa face d'ombre
Et sa face de bleu, sur la campagne sombre
Et la montagne étincelante de soleil.
Le chèvrefeuille envahissait un mur vermeil;
Sur un tombeau perdu s'accroupissait la ronce.
L'hirondelle, point noir qui dans l'azur s'enfonce,
Donnait un pur vertige à l'œil qui la suivait.
Et Jacques au milieu de ses parents rêvait.
Les fillettes riaient d'avoir leurs robes blanches;
Le prêtre se courbait en passant sous les branches;
On posa le cerceuil devant un trou béant.
Porte sur l'infini, l'espoir ou le néant,
La fosse dans l'argile attendait, grande ouverte.
On descendit le corps. Des touffes d'herbe verte,
Comme au vent souterrain et brusque de la mort,
Tremblaient sur le talus et frissonnaient plus fort.
Le prêtre murmurait les dernières paroles.
Un frelon jaune et noir vibrait sur les corolles

Des arnicas. Jacques leva ses yeux pleins d'eau...
Malgré la mort le monde était immense et beau.
Il voyait les vallons, les coteaux et les plaines,
Le bleu vaporisé des montagnes lointaines
Dont on sent que le pied est battu par la mer.
D'une larme glissante il but le sel amer.
Le frelon maintenant bourdonnait sur la tombe,
Et des vols de ramiers se levaient de la combe.
L'orage s'approchait, le ciel était obscur;
Mais dans un grand élan d'amour profond et pur,
Jacques pensa soudain à Suzanne éplorée.
Les cheveux dénoués et sa tête dorée
Sur son bras, dans la salle, elle songeait, hélas,
Que le temps était long et qu'il ne venait pas.
Il voyait son col nu, marqué d'un signe fauve,
Et ses beaux yeux noyés couleur de fleur de mauve.
Larmes des femmes que l'on aime, au bord des cils,
Gouttes chaudes de pluie inondant des pistils.
O des ailes, mon Dieu, des ailes d'hirondelle,
Pour être en un instant à genoux devant elle !

XII

LA PLUIE SUR LES POMMES

Il plut. A l'horizon descendit un rideau
Compact, gonflé, tissé de vent, de brume et d'eau.
Mais Suzanne, malgré l'orage de septembre,
Ne put pas demeurer plus longtemps dans la chambre
Tout à coup assombrie et vide. Des rameaux
Jaunis et ruisselants se cognaient aux carreaux;
Un bourdon prisonnier, contre la vitre close
Vibrait; l'odeur vineuse et forte d'une rose
Qui s'effeuillait, trop large, emplissait la maison.
La grand'mère pleurait derrière la cloison,
Et Suzanne sur ses cheveux jetant un châle
Sortit dans le verger sous la pluie automnale.
Mais au fond du jardin, l'averse redoublant,

La força de gagner un grand pommier tremblant
Dont les arceaux feuillus et la large ramure
Formaient une luisante et solide toiture.
Elle guettait la route, et c'est sous cet abri
Que Jacques de retour enfin la découvrit.
Il entra, des deux mains écartant une branche,
Et pressa sur son cœur la belle tête blanche
Aux cheveux d'or tout emperlés de gouttes d'eau.
Enlacés, ils étaient un groupe ardent et beau
De douleur et d'amour, de vie et de tristesse.
Il respirait l'odeur divine de jeunesse
Qui montait de la nuque et des cheveux mouillés
De sa femme aux yeux bleus par les larmes brouillés.
Il sentait dans ses bras s'enfler le rond corsage
Chaud contre sa poitrine, ainsi que le plumage
De deux pigeons dormant sous un tissu léger.
Autour d'eux ruisselaient les arbres du verger.
L'orage s'apaisait. Les herbes et les mousses
Plus fraîches embaumaient, et sur les pommes rousses,
Vertes, rouges, coulait une eau qu'il eût semblé
Bon de boire aux flancs durs de chaque fruit gonflé.
Le ciel se déblayait. Des troupeaux de nuages

Passaient, laissant très haut, sur les calmes villages,
Un peu de leur toison floconneuse, formant
Des tableaux indistincts : murs de châteaux fumant
Et s'écroulant soudain sur des bêtes en fuite,
Oiseaux confus changés en couronne, poursuite
De cavaliers, dômes d'étain, vagues houlant,
Marécages, cités, paysage ambulant ;
Les aspects de l'éther auxquels nul ne prend garde
Se déroulaient. Vers l'Orient, une lézarde
Montra le bleu du soir, s'élargit... L'arc-en-ciel
Trembla, gage divin et providentiel.
C'était un pont de soie unissant deux montagnes,
Deux horizons, une arche au-dessus des campagnes,
Un halo frémissant, une bague d'amour
Qui paraissait du monde entier faire le tour,
Et Suzanne au-dessus des cimes, la première
Vit l'anneau d'espoir clair et de bonne lumière.
La pluie avait cessé. Les paysans du val
Ressortaient, visitant leur domaine automnal,
Et se félicitant d'avoir, par corbeillées,
Enfermé les raisins des vignes dépouillées.
L'azur coulait sous l'arc-en-ciel adamantin

Comme un fleuve de bleu sous un arceau divin.
Jacques pressait d'un bras la taille de Suzanne.
Ils rêvaient et pensaient à leur petit Stéphane,
Petite vie à peine éclose qu'à jamais
La terre reprenait dans ses flancs sombres. Mais,
A la saison où l'arbre est un bouquet splendide,
Dans l'azur rajeuni qui l'entoure, limpide,
En vérité c'est peu qu'un bourgeon peluché,
Qu'un bouton du rameau verdoyant détaché,
Qu'une fleur emportée au-dessus des vallées,
Par le vent quelquefois brusque des avrilées.

A travers le treillis de ce toit végétal,
Ils regardaient briller l'immense ciel natal.
Leurs cœurs, malgré la mort et la mélancolie,
Absorbaient puissamment le bleu de l'embellie.
A l'abri du pommier lourd de fruits ruisselants,
Ils voyaient le coteau crénelé de rocs blancs
Où reposait l'enfant à côté des ancêtres.
Ils voyaient miroiter les vitres des fenêtres,
Leur toit rouge au milieu des arbres apaisés ;
Les escaliers soyeux des gazons arrosés,
Mais tout cela n'était que le décor, le monde,
Ce n'était rien...

Leur vie était bien plus profonde

Que ce limpide azur où flottaient des oiseaux,
Plus fraîche que cette herbe humide et ces rameaux.
La femme que l'on aime est toute la nature.
On pourrait respirer des ans sa chevelure
Sans se lasser, elle a l'odeur de la moisson
Aux crêtes d'or que creuse un éternel frisson,
Mais elle a le parfum du coquelicot rouge
Chauffé par le soleil dans la moisson qui bouge.
Elle a l'odeur des bois brûlés, des bois mouillés,
Des torrides midis, des soirs brumeux, brouillés,
De l'eau, du vent, des mers et des fleurs inconnues,
Et le soir, elle luit sur les épaules nues.
Lorsque l'on aime, on peut mépriser l'univers.
Jacques, vois ce sein pur. La neige des hivers,
Vierge, dans la ravine où ne passe personne
Est moins blanche. Prends-le dans ta main, il frisson
Une fraise adorable y mûrit. Sur ses yeux
Penche-toi longuement, car ce sont d'autres cieux.
Sens ce tiède parfum étourdissant qui monte.
A-t-il passé les mers et vient-il d'Amathonte,
Des bleux plateaux persans aux jardins de jasmins,
Du sud, divin pays des œillets grenadins ?

As-tu dans ton enclos, à la saison dernière
Planté des seringas ? Sens-les... Mais non, derrière
Ta maison il n'est que des arbres, cette odeur
Est celle du beau corps de ta Suzanne en fleur !

Ils quittèrent l'abri ruisselant des feuillages.
La lumière à présent baignait les paysages ;
Côte à côte ils allaient dans le verger mouillé.
Près d'un hortensia bleu pâle, mais rouillé
Par l'eau, par la saison, cassée et détrempée,
Dans ses brillants atours gisait une poupée
Dont l'enfant s'amusait et que sans doute, un soir,
Il laissa, découvrant un frelon jaune et noir,
Une grappe fleurie ou le vol d'une abeille.
Droite et les yeux ouverts, dans sa robe vermeille,
De loin, elle semblait la fille de ces nains
Vivant en des palais de cristal, souterrains,
Préparant en secret la conquête du monde,
Magiciens savants sous la terre profonde.
Suzanne ramassa la poupée, et ses yeux

Furent soudain pleins d'eau. Le soir, au front des ci
Paraissait suspendu, pensif, puissant et grave.
L'azur lavé de pluie était d'un bleu suave
Sur les arbres montant à l'assaut d'un versant.
Et Suzanne attira Jacques en rougissant,
Lui murmurant un mot plein de promesses telles
Qu'il s'acheva dans un baiser.

... Les hirondelles
Passaient sous l'arc-en-ciel comme sous un arceau.
La mort avait en vain dévasté le berceau;
Au bras de son époux, Suzanne, encore mère
Et les flancs frémissants, marchait dans la lumière.
Elle allait, invincible et blonde, sous le soir,
Jeune comme la vie éternelle et l'espoir,
Dans la forte senteur des herbes, des ramées,
Vers le vieux toit luisant couronné de fumées.
L'avenir devant eux s'élargissait encor.
Ils pouvaient évoquer les belles têtes d'or
De leurs enfants futurs riant par les allées...
— Une femme appelait dans le fond des vallées. —
Le couple, se taisant, suivit l'étroit chemin,

Et rentra lentement en se donnant la main.
Et du parc au verger, le chant du crépuscule
S'éleva. Ce ne fut qu'un souffle qui module,
Onde vague, air confus. Puis le vent frais bruit
Dans le pin qui sembla brusquement plein de nuit,
Et frissonna, pareil au maître qui dirige
L'orchestre obéissant à l'archet qui voltige.
Et sa plus vaste branche en ployant, entonna
Du soir religieux l'admirable hosanna !
Le rosier sur le mur, de ses roses tremblantes
Offrit le pur parfum aux frondaisons chantantes.
Chaque arbre prit sa part du végétal concert.
Le pommier élevant trop fort un rameau vert,
Laissa choir quelques fruits, lourdes notes rustiques
Que le grand pin couvrit de toutes ses musiques.
L'arc-en-ciel s'effaça. Malgré le jour encor
Limpide et clair, l'énorme et pleine lune d'or
Monta. solennisant tout l'azur autour d'elle.
L'étoile du berger n'était qu'une étincelle
Dans le ciel violet, et le soir était beau
D'avoir encore un peu de soleil au coteau,
D'avoir la lune ronde et le naissant mystère

De l'étoile divine et douce et solitaire,
Perle mystique au bord du lointain horizon.
Et les arbres émus, autour de la maison
Ouverte aux souffles purs de la campagne brune,
Chantaient toujours, guidés par le pin bleu de lune !

La Grand'Combe-Paris,
1905-1907.

TABLE

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Vingt-cinq novembre mil neuf cent sept

PAR

ARRAULT ET Cie

A TOURS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE



